HENRI BOREL

# Wu Wei

*Étude inspirée par la philosophie de Lao-Tseu*

Traduit du Hollandais par Mme Félicia BARBIER

Éditions du Monde Nouveau, Paris

1931

# Table des chapitres

« Comptes rendus de livres » par René Guénon..... 3
TAOÏSME ET CONFUCIANISME par René Guénon..... 5
Préface de l'auteur..... 17
Chapitre I — **Tao**..... 18
Chapitre II — **L'Art**..... 29
Chapitre III — **L'Amour**..... 38

*Le Voile d'Isis, août-septembre 1932, p. 604-605.*

# « Comptes rendus de livres » par René Guénon.

HENRI BOREL**.** *Wu Wei* ; Traduit du hollandais par M^me^ Félicia Barbier (Éditions du Monde Nouveau). — La première traduction française de ce petit livre était épuisée depuis longtemps ; nous sommes heureux de signaler l'apparition d'une nouvelle traduction, car, sous son apparence simple et sans prétentions « érudites », il est certainement une des meilleures choses qui aient été écrites en Occident sur le Taoïsme. Le sous-titre : « fantaisie inspirée par la philosophie de Lao-tsz' », risque peut-être de lui faire quelque tort ; l'auteur l'explique par certaines observations qui lui ont été adressées, mais dont il nous semble qu'il n'était point obligé de tenir compte, étant donnée surtout la médiocre estime en laquelle il tient, à très juste raison, les opinions des sinologues plus ou moins « officiels ». « Je ne me suis attaché, dit-il, qu'à conserver, pure, l'essence de la sagesse de Lao-tsz'… L'œuvre de Lao-tsz' n'est pas un traité de philosophie… Ce que Lao-tsz' nous apporte, ce ne sont ni des formes, ni des matérialisations ; ce sont des essences. Mon étude en est imprégnée ; elle n'en est point la traduction ». L'ouvrage est divisé en trois chapitres, où sont exposées sous la forme d'entretiens avec un vieux sage, d'abord l'idée même du « Tao », puis des applications particulières à « l'Art » et à « l'Amour » ; de ces deux derniers sujets, Lao-tseu lui-même n'a jamais parlé, mais l'adaptation, pour être un peu spéciale peut-être, n'en est pas moins légitime, puisque toutes choses découlent essentiellement du Principe universel. Dans le premier chapitre, quelques développements sont inspirés ou même partiellement traduits de Tchoang-tseu, dont le commentaire est certainement celui qui éclaire le mieux les formules si concises et si synthétiques de Lao-tseu. L'auteur pense avec raison qu'il est impossible de traduire exactement le terme « Tao » ; mais peut-être n'y a-t-il pas tant d'inconvénients qu'il paraît le croire à le rendre par « Voie », qui est le sens littéral, à la condition de bien faire remarquer que ce n'est là qu'une désignation toute symbolique, et que d'ailleurs il ne saurait en être autrement, quelque mot que l'on prenne, puisqu'il s'agit de ce qui en réalité ne peut être nommé. Où nous approuvons entièrement M. Borel, c'est quand il proteste contre l'interprétation que les sinologues donnent du terme « Wu Wei », qu'ils regardent comme un équivalent d'« inaction » ou d'« inertie », alors que « c'est exactement le contraire qu'il faut y voir » ; on pourra d'ailleurs se reporter à ce que nous disons d'autre part sur ce sujet[1]. Nous citerons seulement ce passage, qui nous paraît bien caractériser l'esprit du livre : « Lorsque tu sauras être Wu Wei, Non-Agissant, au sens ordinaire et humain du terme, tu seras vraiment, et tu accompliras ton cycle vital avec la même absence d'effort que l'onde mouvante à nos pieds. Rien ne troublera plus ta quiétude. Ton sommeil sera sans rêves, et ce qui entrera dans le champ de ta conscience ne te causera aucun souci. Tu verras tout

[1] *Taoïsme et Confucianisme*, août-septembre 1932.

en Tao, tu seras un avec tout ce qui existe, et la nature entière te sera proche comme une amie, comme ton propre moi. Acceptant sans t'émouvoir les passages de la nuit au jour, de la vie au trépas, porté par le rythme éternel, tu entreras en Tao où rien ne change jamais, où tu retourneras aussi pur que tu en es sorti ». Mais nous ne saurions trop engager à lire le livre en entier ; et il se lit d'ailleurs fort agréablement, sans que cela ôte rien à sa valeur de pensée.

René Guénon.

*Le Voile d'Isis — N^os^ 151-152, p. 485-508, août-septembre 1932*

# TAOÏSME ET CONFUCIANISME par René Guénon

Les peuples anciens, pour la plupart, ne se sont guère préoccupés d'établir pour leur histoire une chronologie rigoureuse ; certains ne se servirent même, tout au moins pour les époques les plus reculées, que de nombres symboliques, qu'on ne saurait, sans commettre une grave erreur, prendre pour des dates au sens ordinaire et littéral de ce mot. Les Chinois constituent, à cet égard, une exception assez remarquable : ils sont peut-être le seul peuple qui ait constamment pris soin, depuis l'origine même de sa tradition, de dater ses annales au moyen d'observations astronomiques précises, comportant la description de l'état du ciel au moment où se sont produits les évènements dont le souvenir a été conservé. On peut donc, en ce qui concerne la Chine et son antique histoire, être plus affirmatif qu'en beaucoup d'autre cas ; et l'on sait ainsi que cette origine de la tradition que l'on peut appeler proprement chinoise remonte à environ 3700 ans avant l'ère chrétienne. Par une coïncidence assez curieuse, cette même époque est aussi le commencement de l'ère hébraïque ; mais, pour cette dernière, il serait difficile de dire à quel évènement, en réalité, se rapporte ce point de départ.

Une telle origine, pour si éloignée qu'elle puisse paraître lorsqu'on la compare à celle de la civilisation gréco-romaine et aux dates de l'antiquité dite « classique », est pourtant, à vrai dire, encore assez récente ; quel était, avant cette époque, l'état de la race jaune, qui habitait alors vraisemblablement certaines régions de l'Asie centrale ? Il est impossible de le préciser, en l'absence de données suffisamment explicites ; il semble que cette race ait traversé une période d'obscurcissement, d'une durée indéterminée, et qu'elle ait été tirée de ce sommeil à un moment qui fut aussi marqué par des changements importants pour d'autres parties de l'humanité. Il se peut donc, et même c'est la seule chose qui soit affirmée assez nettement, que ce qui apparaît comme un commencement n'ait été véritablement que le réveil d'une tradition fort antérieure, qui dut d'ailleurs être mise alors sous une autre forme, pour s'adapter à des conditions nouvelles. Quoi qu'il en soit, l'histoire de la Chine, ou de ce qui est ainsi appelé aujourd'hui, ne commence proprement qu'à Fo-hi, qui est regardé comme son premier empereur ; et il faut ajouter tout de suite que ce nom de Fo-hi, auquel est attaché tout l'ensemble des connaissances qui constituent l'essence même de la tradition chinoise, sert en réalité à désigner toute une période, qui s'étend sur une durée de plusieurs siècles.

Fo-hi, pour fixer les principes de la tradition, fit usage de symboles linéaires aussi simples et en même temps aussi synthétiques que possible : le trait continu et le trait brisé, signes respectifs du *yang* et du *yin*, c'est-à-dire des deux principes actif et passif qui, procédant d'une sorte de polarisation de la suprême Unité métaphysique, donnent naissance à toute la manifestation universelle. Des

combinaisons de ces deux signes, dans toutes leurs dispositions possibles, sont formés les huit *koua* ou « trigrammes », qui sont toujours demeurés les symboles fondamentaux de la tradition extrême-orientale. Il est dit que, « avant de tracer les trigrammes, Fo-hi regarda le Ciel, puis baissa les yeux vers la Terre, en observa les particularités, considéra les caractères du corps humain et de toutes les choses extérieures [1] ». Ce texte est particulièrement intéressant en ce qu'il contient l'expression formelle de la grande Triade : le Ciel et la Terre, ou les deux principes complémentaires dont sont produits tous les êtres, et l'homme, qui, participant de l'un et de l'autre par sa nature, est le terme moyen de la Triade, le médiateur entre le Ciel et la Terre. Il convient de préciser qu'il s'agit ici de l'« homme véritable », c'est-à-dire de celui qui, parvenu au plein développement de ses facultés supérieures, « peut aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres, et, par cela même, constituer un troisième pouvoir avec le Ciel et la Terre[2] ». Il est dit aussi que Fo-hi vit un dragon sortir du fleuve, unissant en lui les puissances du Ciel et de la Terre, et portant les trigrammes inscrits sur son dos ; et ce n'est là qu'une autre façon d'exprimer symboliquement la même chose.

Toute la tradition fut donc d'abord contenue essentiellement et comme en germe dans les trigrammes, symboles merveilleusement aptes à servir de support à des possibilités indéfinies : il ne restait qu'à en tirer tous les développements nécessaires, soit dans le domaine de la pure connaissance métaphysique, soit dans celui de ses applications diverses à l'ordre cosmique et à l'ordre humain. Pour cela, Fo-hi écrivit trois livres, dont le dernier, appelé *Yi-king* ou « Livre des mutations », est seul parvenu jusqu'à nous ; et le texte de ce livre est encore tellement synthétique qu'il peut être entendu en des sens multiples, d'ailleurs parfaitement concordants entre eux, selon qu'on s'en tient strictement aux principes ou qu'on veut les appliquer à tel ou tel ordre déterminé. Ainsi, outre le sens métaphysique, il y a une multitude d'applications contingentes, d'inégale importance, qui constituent autant de sciences traditionnelles : applications logique, mathématique, astronomique, physiologique, sociale, et ainsi de suite ; il y a même une application divinatoire, qui est d'ailleurs regardée comme une des plus inférieures de toutes, et dont la pratique est abandonnée aux jongleurs errants. Du reste, c'est là un caractère commun à toutes les doctrines traditionnelles que de contenir en elles-mêmes, dès l'origine, les possibilités de tous les développements concevables, y compris ceux d'une indéfinie variété de sciences dont l'Occident moderne n'a pas la moindre idée, et de toutes les adaptations qui pourront être requises par les circonstances ultérieures. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les enseignements renfermés dans le *Yi-king*, et que Fo-hi lui-même déclarait avoir tirés d'un passé très ancien et très difficile à déterminer, soient devenus à leur tour la base commune des deux doctrines dans lesquelles la tradition chinoise s'est continuée jusqu'à nos jours, et qui pourtant, en raison des domaines totalement différents

[1] *Livre des Rites de Tcheou*.
[2] *Tchoung-young*, chap. XXII.

auxquels elles se rapportent, peuvent sembler à première vue n'avoir aucun point de contact : le Taoïsme et le Confucianisme.

Confucius

Quelles sont les circonstances qui, au bout d'environ trois mille ans, rendirent nécessaire une réadaptation de la doctrine traditionnelle, c'est-à-dire un changement portant, non sur le fond qui demeure toujours rigoureusement identique à lui-même, mais sur les formes dans lesquelles cette doctrine est en quelque sorte incorporée ? C'est là encore un point qu'il serait sans doute difficile d'élucider complètement, car ces choses, en Chine aussi bien qu'ailleurs, sont de celles qui ne laissent guère de traces dans l'histoire écrite, où les effets extérieurs sont beaucoup plus apparents que les causes profondes. En tout cas, ce qui paraît

certain, c'est que la doctrine, telle qu'elle avait été formulée à l'époque de Fo-hi, avait cessé d'être comprise généralement dans ce qu'elle a de plus essentiel ; et sans doute aussi les applications qui en avaient été tirées autrefois, notamment au point de vue social, ne correspondaient-elles plus aux conditions d'existence de la race, qui avaient dû se modifier très sensiblement dans l'intervalle.

On était alors au VI$^{e}$ siècle avant l'ère chrétienne ; et il est à remarquer qu'en ce siècle se produisirent des changements considérables chez presque tous les peuples, de sorte que ce qui se passa en Chine semble devoir être rattaché à une cause peut-être difficile à définir, dont l'action affecta toute l'humanité terrestre. Ce qui est singulier, c'est que ce VI$^{e}$ siècle peut être considéré, d'une façon très générale, comme le début de la période proprement « historique » : quand on veut remonter plus loin, il est impossible d'établir une chronologie même approximative, sauf dans quelques cas exceptionnels comme l'est précisément celui de la Chine ; à partir de cette époque, au contraire, les dates des évènements sont partout connues avec une assez grande exactitude ; assurément, il y a là un fait qui mériterait quelque réflexion. Les changements qui eurent lieu alors présentèrent d'ailleurs des caractères différents suivant les pays : dans l'Inde, par exemple, on vit naître le Bouddhisme, c'est-à-dire une révolte contre l'esprit traditionnel, allant jusqu'à la négation de toute autorité, jusqu'à une véritable anarchie dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre social ; en Chine, par contre, c'est strictement dans la ligne de la tradition que se constituèrent simultanément les deux formes doctrinales nouvelles auxquelles on donne les noms de Taoïsme et de Confucianisme.

Les fondateurs de ces deux doctrines, Lao-tseu et Kong-tseu, furent donc contemporains, et l'histoire nous apprend qu'ils se rencontrèrent un jour. « As-tu découvert le *Tao* ? », demanda Lao-Tseu. « Je l'ai cherché vingt-sept ans, répondit Kong-tseu, et je ne l'ai pas trouvé ». Là-dessus, Lao-tseu se borna à donner à son interlocuteur ces quelques conseils : « Le sage aime l'obscurité ; il ne se livre pas à tout venant ; il étudie les temps et les circonstances. Si le moment est propice, il parle ; sinon, il se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor ne le montre pas à tout le monde ; ainsi, celui qui est véritablement sage ne dévoile pas la sagesse à tout le monde. Voilà tout ce que j'ai à te dire : fais-en ton profit ». Kong-tseu, revenant de cette entrevue, disait : « J'ai vu Lao-tseu ; il ressemble au dragon. Quant au dragon, j'ignore comment il peut être porté par les vents et les nuages et s'élever jusqu'au ciel. »

Cette anecdote, rapportée par l'historien Sse-matsien, définit parfaitement les positions respectives des deux doctrines, nous devrions plutôt dire des deux branches de doctrine, en lesquelles allait désormais se trouver divisée la tradition extrême-orientale : l'une comportant essentiellement la métaphysique pure, à laquelle s'adjoignent toutes les sciences traditionnelles ayant une portée proprement spéculative ou, pour mieux dire, « cognitive » ; l'autre confinée dans le domaine pratique et se tenant exclusivement sur le terrain des applications sociales. Kong-tseu avouait lui-même qu'il n'était point « né à la Connaissance », c'est-à-

dire qu'il n'avait pas atteint la connaissance par excellence, qui est celle de l'ordre métaphysique et supra-rationnel ; il connaissait les symboles traditionnels, mais il n'avait pas pénétré leur sens le plus profond. C'est pourquoi son œuvre devait être nécessairement bornée à un domaine spécial et contingent, qui seul était de sa compétence ; mais du moins se gardait-il bien de nier ce qui le dépassait. En cela, ses disciples plus ou moins éloignés ne l'imitèrent pas toujours, et certains, par un travers qui est fort répandu chez les « spécialistes » de tout genre, firent preuve parfois d'un étroit exclusivisme, qui leur attira, de la part des grands commentateurs taoïstes du VI$^{e}$ siècle avant l'ère chrétienne, Lie-tseu et surtout Tchoang-tseu, quelques ripostes d'une cinglante ironie. Les discussions et les querelles qui se produisirent ainsi à certaines époques ne doivent pourtant pas faire regarder le Taoïsme et le Confucianisme comme deux écoles rivales, ce qu'ils ne furent jamais et ce qu'ils ne peuvent pas être, puisque chacun a son domaine propre et nettement distinct. Il n'y a donc, dans leur coexistence, rien que de parfaitement normal et régulier, et, sous certains rapports, leur distinction correspond assez exactement à ce qu'est, dans d'autres civilisations, celle de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel.

Nous avons déjà dit, d'ailleurs, que les deux doctrines ont une racine commune, qui est la tradition antérieure ; Kong-tseu, pas plus que Lao-tseu, n'a jamais eu l'intention d'exposer des conceptions qui n'auraient été que les siennes propres, et qui, par là même, se seraient trouvées dépourvues de toute autorité et de toute portée réelle. « Je suis, disait Kong-tseu, un homme qui a aimé les anciens et qui a fait tous ses efforts pour acquérir leurs connaissances[1] » ; et cette attitude, qui est à l'opposé de l'individualisme des Occidentaux modernes et de leurs prétentions à l'« originalité » à tout prix, est la seule qui soit compatible avec la constitution d'une civilisation traditionnelle. Le mot de « réadaptation », que nous employions précédemment, est donc bien celui qui convient ici ; et les institutions sociales qui en résultèrent sont douées d'une remarquable stabilité, puisqu'elles ont duré depuis vingt-cinq siècles et ont survécu à toutes les périodes de trouble que la Chine a traversées jusqu'ici. Nous ne voulons pas nous étendre sur ces institutions, qui, du reste, sont assez connues dans leurs grandes lignes ; nous rappellerons seulement que leur trait essentiel est de prendre pour base la famille, et de s'étendre de là à la race, qui est l'ensemble des familles rattachées à une même souche originelle ; un des caractères propres de la civilisation chinoise est, en effet, de se fonder sur l'idée de la race et de la solidarité qui unit ses membres entre eux, tandis que les autres civilisations, qui comprennent généralement des hommes appartenant à des races diverses ou mal définies, reposent sur des principes d'unité tout différents de celui-là.

D'ordinaire, en Occident, quand on parle de la Chine et de ses doctrines, on pense à peu près exclusivement au Confucianisme, ce qui, du reste, ne veut pas dire qu'on l'interprète toujours correctement ; on prétend parfois en faire une sorte de

[1] *Liun-yu*, chap. VII.

« positivisme » oriental, alors qu'il est tout autre chose en réalité, d'abord en raison de son caractère traditionnel, et aussi parce qu'il est, comme nous l'avons dit, une application de principes supérieurs, tandis que le positivisme implique au contraire la négation de tels principes. Quant au Taoïsme, il est généralement passé sous silence, et beaucoup paraissent ignorer jusqu'à son existence, ou tout au moins croire qu'il a disparu depuis longtemps et qu'il ne présente plus qu'un intérêt simplement historique ou archéologique ; nous verrons par la suite les raisons de cette méprise.

Lao-tseu n'écrivit qu'un seul traité, d'ailleurs extrêmement concis, le *Tao-te-king* ou « Livre de la Voie et de la Rectitude » ; tous les autres textes taoïstes sont, ou des commentaires de ce livre fondamental, ou des rédactions plus ou moins tardives de certaines enseignements complémentaires qui, tout d'abord, avaient été purement oraux. Le *Tao*, qu'on traduit littéralement par « Voie », et qui a donné son nom à la doctrine elle-même, est le Principe suprême, envisagé au point de vue strictement métaphysique : il est à la fois l'origine et la fin de tous les êtres, ainsi que l'indique très clairement le caractère idéographique qui le représente. Le *Te*, que nous préférons rendre par « Rectitude » plutôt que par « Vertu » comme on le fait quelquefois, et cela afin de ne pas paraître lui donner une acception « morale » qui n'est aucunement dans l'esprit du Taoïsme, le *Te*, disons-nous, est ce qu'on pourrait appeler une « spécification » du *Tao* par rapport à un être déterminé, tel que l'être humain par exemple : c'est la direction que cet être doit suivre pour que son existence, dans l'état où il se trouve présentement, soit selon la Voie, ou, en d'autres termes, en conformité avec le Principe. Lao-tseu se place donc tout d'abord dans l'ordre universel, et il descend ensuite à une application ; mais cette application, bien que visant proprement le cas de l'homme, n'est nullement faite à un point de vue social ou moral ; ce qui y est envisagé, c'est toujours et exclusivement le rattachement au Principe suprême, et ainsi, en réalité, nous ne sortons pas du domaine métaphysique.

Aussi n'est-ce point à l'action extérieure que le Taoïsme accorde de l'importance ; il la tient en somme pour indifférente en elle-même, et il enseigne expressément la doctrine du « non-agir », dont les Occidentaux ont en général quelque peine à comprendre la véritable signification, bien qu'ils puissent y être aidés par la théorie aristotélicienne du « moteur immobile », dont le sens est le même au fond, mais dont ils ne semblent pas s'être jamais appliqués à développer les conséquences. Le « non-agir » n'est point l'inertie, il est au contraire la plénitude de l'activité, mais c'est une activité transcendante et tout intérieure, non-manifestée, en union avec le Principe, donc au-delà de toutes les distinctions et de toutes les apparences que le vulgaire prend à tort pour la réalité même, alors qu'elles n'en sont qu'un reflet plus ou moins lointain. Il est d'ailleurs à remarquer que le Confucianisme lui-même, dont le point de vue est cependant celui de l'action, n'en parle pas moins de l'« invariable milieu », c'est-à-dire de l'état d'équilibre parfait, soustrait aux incessantes vicissitudes du monde extérieur ; mais, pour lui, ce ne peut être là que l'expression d'un idéal purement théorique, il ne

peut saisir au plus, dans son domaine contingent, qu'une simple image du véritable « non-agir », tandis que, pour le Taoïsme, il est question de tout autre chose, d'une réalisation pleinement effective de cet état transcendant. Placé au centre de la roue cosmique, le sage parfait la meut invisiblement, par sa seule présence, sans participer à son mouvement, et sans avoir à se préoccuper d'exercer une action quelconque ; son détachement absolu le rend maître de toutes choses, parce qu'il ne peut plus être affecté par rien. « Il a atteint l'impassibilité parfaite ; la vie et la mort lui étant également indifférentes, l'effondrement de l'univers ne lui causerait aucune émotion. À force de scruter, il est arrivé à la vérité immuable, la connaissance du Principe universel unique. Il laisse évoluer les êtres selon leurs destinées, et se tient, lui, au centre immobile de toutes les destinées… Le signe extérieur de cet état intérieur, c'est l'imperturbabilité ; non pas celle du brave qui fonce seul, pour l'amour de la gloire, sur une armée rangée en bataille ; mais celle de l'esprit qui, supérieur au ciel, à la terre, à tous les êtres, habite dans un corps auquel il ne tient pas, ne fait aucun cas des images que ses sens lui fournissent, connaît tout par connaissance globale dans son unité immobile. Cet esprit-là, absolument indépendant, est maître des hommes ; s'il lui plaisait de les convoquer en masse, au jour fixé tous accourraient ; mais il ne veut pas se faire servir[1] ». « Si un vrai sage avait dû, bien malgré lui, se charger du soin de l'empire, se tenant dans le non-agir, il emploierait les loisirs de sa non-intervention à donner libre cours à ses propensions naturelles. L'empire se trouverait bien d'avoir été remis aux mains de cet homme. Sans mettre en jeu ses organes, sans user de ses sens corporels, assis immobile, il verrait tout de son œil transcendant ; absorbé dans la contemplation, il ébranlerait tout comme fait le tonnerre ; le ciel physique s'adapterait docilement aux mouvements de son esprit ; tous les êtres suivraient l'impulsion de sa non-intervention, comme la poussière suit le vent. Pourquoi cet homme s'appliquerait-il à manipuler l'empire, alors que le laisser-aller suffit[2] ? ».

Nous avons insisté spécialement sur cette doctrine du « non-agir » ; outre qu'elle est effectivement un des aspects les plus importants et les plus caractéristiques du Taoïsme, il y a à cela des raisons plus spéciales que la suite fera mieux comprendre. Mais une question se pose : comment peut-on parvenir à l'état qui est décrit comme celui du sage parfait ? Ici comme dans toutes les doctrines analogues qui se trouvent en d'autres civilisations, la réponse est très nette : on y parvient exclusivement par la connaissance ; mais cette connaissance, celle-là même que Kong-tseu avouait n'avoir point obtenue, est d'un tout autre ordre que la connaissance ordinaire ou « profane », elle n'a aucun rapport avec le savoir extérieur des « lettrés », ni, à plus forte raison, avec la science telle que la comprennent les modernes Occidentaux. Il ne s'agit pas là d'une incompatibilité, encore que la science ordinaire, par les bornes qu'elle pose et par les habitudes mentales qu'elle fait prendre, puisse être souvent un obstacle à l'acquisition de la véritable connaissance ; mais quiconque possède celle-ci doit forcément tenir pour

[1] *Tchoang-Tseu*, chap. V.
[2] *Ibid.* chap. XI.

négligeables les spéculations relatives et contingentes où se complaisent la plupart des hommes, les analyses de recherches de détail dans lesquelles ils s'embarrassent, et les multiples divergences d'opinions qui en sont l'inévitable conséquence. « Les philosophes se perdent dans leurs spéculations, les sophistes dans leurs distinction, les chercheurs dans leurs investigations. Tous ces hommes sont captifs dans les limites de l'espace, aveuglés par les êtres particuliers[1] ». Le sage, au contraire, a dépassé toutes les distinctions inhérentes aux points de vue extérieurs ; au point central où il se tient, toute opposition a disparu et s'est résolue dans un parfait équilibre.

« Dans l'état primordial, ces compositions n'existaient pas. Toutes sont dérivées de la diversification des êtres, et de leurs contacts causés par la giration universelle. Elles cesseraient, si la diversité et le mouvement cessaient. Elles cessent d'emblée d'affecter l'être qui a réduit son moi distinct et son mouvement particulier à presque rien. Cet être n'entre plus en conflit avec aucun être, parce qu'il est établi dans l'infini, effacé dans l'indéfini. Il est parvenu et se tient au point de départ des transformations, point neutre où il n'y a pas de conflits. Par concentration de sa nature, par alimentation de son esprit vital, par rassemblement de toutes ses puissances, il s'est uni au principe de toutes les genèses. Sa nature étant entière, son esprit vital étant intact, aucun être ne saurait l'entamer[2]. »

C'est pour cela, et non par une sorte de scepticisme qu'exclut évidemment le degré de connaissance où il est parvenu, que le sage se tient entièrement en dehors de toutes les discussions qui agitent le commun des hommes ; pour lui, en effet, toutes les opinions contraires sont pareillement sans valeur, parce que, du fait même de leur opposition, elles sont toutes également relatives. « Son point de vue à lui, c'est un point d'où ceci et cela, oui et non, paraissent encore non-distingués. Ce point est le pivot de la norme ; c'est le centre immobile d'une circonférence, sur le contour de laquelle roulent toutes les contingences, les distinctions et les individualités ; d'où l'on ne voit qu'un infini, qui n'est ni ceci ni cela, ni oui ni non. Tout voir dans l'unité primordiale non encore différenciée, ou d'une distance telle que tout se fond en un, voilà la vraie intelligence… Ne nous occupons pas de distinguer, mais voyons tout dans l'unité de la norme. Ne discutons pas pour l'emporter, mais employons, avec autrui, le procédé de l'éleveur de singes. Cet homme dit aux singes qu'il élevait : Je vous donnerai trois taros le matin, et quatre le soir. Les singes furent tous mécontents. Alors, dit-il, je vous donnerai quatre taros le matin, et trois le soir. Les singes furent tous contents. Avec l'avantage de les avoir contentés, cet homme ne leur donna en définitive, par jour, que les sept taros qu'il leur avait primitivement destinés. Ainsi, fait le sage ; il dit oui ou non, pour le bien de la paix, et reste tranquille au centre de la roue universelle, indifférent au sens dans lequel elle tourne[3]. »

---

[1] *Tchoang-Tseu*, chap. XXIV.
[2] *Ibid.* chap. XIX.
[3] *Ibid.* chap. II.

Il est à peine besoin de dire que l'état du sage parfait, avec tout ce qu'il implique et sur quoi nous ne pouvons pas insister ici, ne peut être atteint d'un seul coup, et que même des degrés inférieurs à celui-là, et qui sont comme autant de stades préliminaires, ne sont accessibles qu'aux prix d'efforts dont bien peu d'hommes sont capables. Les méthodes employées à cet effet par le Taoïsme sont d'ailleurs particulièrement difficiles à suivre, et l'aide qu'elles fournissent est beaucoup plus réduite que celle qu'on peut trouver dans l'enseignement traditionnel d'autres civilisations, de l'Inde par exemple ; en tout cas, elles sont à peu près impraticables pour des hommes appartenant à des races autres que celle à laquelle elles sont plus particulièrement adaptées. Du reste, même en Chine, le Taoïsme n'a jamais eu une très large diffusion, et il n'y a jamais visé, s'étant toujours abstenu de toute propagande ; cette réserve lui est imposée par sa nature même ; c'est une doctrine très fermée et essentiellement « initiatique », qui comme telle n'est destinée qu'à une élite, et qui ne saurait être proposée à tous indistinctement, car tous ne sont pas aptes à la comprendre ni surtout à la « réaliser ». On dit que Lao-tseu ne confia son enseignement qu'à deux disciples, qui eux-mêmes en formèrent dix autres ; après avoir écrit le *Tao-te-king*, il disparut vers l'Ouest ; sans doute se réfugia-t-il dans quelque retraite presque inaccessible du Tibet ou de l'Himâlaya, et, dit l'historien Sse-ma-tsien, « on ne sait ni où ni comment il finit ses jours. »

La doctrine qui est commune à tous, celle que tous, dans la mesure de leurs moyens, doivent étudier et mettre en pratique, c'est le Confucianisme, qui, embrassant tout ce qui concerne les relations sociales, est pleinement suffisant pour les besoins de la vie ordinaire. Pourtant, puisque le taoïsme représente la connaissance principielle dont dérive tout le reste, le Confucianisme, en réalité, n'en est en quelque sorte qu'une application dans un ordre contingent, il lui est subordonné en droit par sa nature même ; mais c'est là une chose dont la masse n'a pas à se préoccuper, qu'elle peut même ne pas soupçonner, puisque seule l'application pratique rentre dans son horizon intellectuel ; et, dans la masse dont nous parlons, il faut assurément comprendre la grande majorité des « lettrés » confucianistes eux-mêmes. Cette séparation de fait entre le Taoïsme et le Confucianisme, entre la doctrine intérieure et la doctrine extérieure, constitue, toute question de forme étant mise à part, une des plus notables différences qui existent entre la civilisation de la Chine et l'Inde ; dans cette dernière, il n'y a qu'un corps de doctrine unique, le Brâhmanisme, comportant à la fois le principe et toutes ses applications, et, des degrés les plus inférieurs aux plus élevés, il n'y a pour ainsi dire aucune solution de continuité. Cette différence tient pour une grande part à celles des conditions mentales des deux peuples ; cependant, il est très probable que la continuité qui s'est maintenue dans l'Inde, et sans doute dans l'Inde seule, a existé aussi autrefois en Chine, depuis l'époque de Fo-hi jusqu'à celle de Lao-tseu et de Kong-tseu. On voit maintenant pourquoi le Taoïsme est si peu connu des Occidentaux : il n'apparaît pas au-dehors comme le Confucianisme, dont l'action se manifeste visiblement dans toutes les circonstances de la vie sociale ; il est l'apanage exclusif d'une élite, peut-être plus restreinte en nombre aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été, et qui ne cherche aucunement à communiquer à l'extérieur

la doctrine dont elle est la gardienne ; enfin, son point de vue même, son mode d'expression et ses méthodes d'enseignement sont tout ce qu'il y a de plus étranger à l'esprit occidental moderne. Certains, tout en connaissant l'existence du Taoïsme et en se rendant compte que cette tradition est toujours vivante, s'imaginent cependant que, en raison de son caractère fermé, son influence sur l'ensemble de la civilisation chinoise est pratiquement négligeable, sinon tout à fait nulle ; c'est là encore une grave erreur, et il nous reste maintenant à expliquer, dans la mesure où il est possible de le faire ici, ce qu'il en est réellement à cet égard.

Si l'on veut bien se reporter aux quelques textes que nous avons cités plus haut à propos du « non-agir », on pourra comprendre sans trop de difficulté, tout au moins en principe, sinon dans les modalités d'application, ce que doit être le rôle du Taoïsme, rôle de direction invisible, dominant les évènements au lieu d'y prendre une part directe, et qui, pour ne pas être clairement apparent dans les mouvements extérieurs, n'en est que plus profondément efficace. Le Taoïsme remplit, comme nous l'avons dit, la fonction du « moteur immobile » : il ne cherche point à se mêler à l'action, il s'en désintéresse même entièrement en tant qu'il ne voit dans l'action qu'une simple modification momentanée et transitoire, un élément infime du « courant des formes », un point dans la circonférence de la « roue cosmique » ; mais, d'autre part, il est comme le pivot autour duquel tourne cette roue, la norme sur laquelle se règle son mouvement, précisément parce qu'il ne participe pas à ce mouvement, et sans même qu'il ait à y intervenir expressément. Tout ce qui est entraîné dans les révolutions de la roue change et passe ; seul demeure ce qui, étant uni au Principe, se tient invariablement au centre, immuable comme le Principe même ; et le centre, que rien ne peut affecter dans son unité indifférenciée, est le point de départ de la multitude indéfinie des modifications qui constituent la manifestation universelle.

Il faut ajouter tout de suite que ce que nous venons de dire, concernant essentiellement l'état et la fonction du sage parfait, puisque c'est celui-ci seul qui a effectivement atteint le centre, ne s'applique rigoureusement qu'au degré suprême de la hiérarchie taoïste ; les autres degrés sont comme des intermédiaires entre le centre et le monde extérieur, et, comme les rayons de la roue partent de son moyeu et le relient à la circonférence, ils assurent, sans aucune discontinuité, la transmission de l'influence émanée du point invariable où réside l'« activité non-agissante ». Le terme d'influence, et non d'action, est bien celui qui convient ici ; on pourrait aussi, si l'on veut, dire qu'il s'agit d'une « action de présence » ; et même les degrés inférieurs, bien qu'étant fort éloignés de la plénitude du « non-agir », en participent cependant encore d'une certaine manière. D'ailleurs, les modes de communication de cette influence échappent nécessairement à ceux qui ne voient que le dehors des choses ; ils seraient tout aussi peu intelligibles à l'esprit occidental, et pour les mêmes raisons, que les méthodes qui permettent l'accession aux divers degrés de la hiérarchie. Aussi serait-il parfaitement inutile d'insister sur ce qu'on appelle les « temples sans portes », les « collèges où l'on n'enseigne pas », ou sur ce que peut être la constitution d'organisations qui n'ont aucun des

caractères d'une « société » au sens européen de ce mot, qui n'ont pas de forme extérieure définie, qui parfois n'ont pas même de nom, et qui cependant créent entre leurs membres le lien le plus effectif et le plus indissoluble qui puisse exister ; tout cela ne saurait rien représenter à l'imagination occidentale, ce qui lui est familier ne fournissant ici aucun terme valable de comparaison.

Au niveau le plus extérieur, il existe sans doute des organisations qui, étant engagées dans le domaine de l'action, semblent plus facilement saisissables, quoiqu'elles soient encore bien autrement secrètes que toutes les associations occidentales qui ont quelque prétention plus ou moins justifiée à posséder ce caractères. Ces organisations n'ont en général qu'une existence temporaire ; constituées en vue d'un but spécial, elles disparaissent sans laisser de traces dès que leur mission est accomplie ; ce ne sont que de simples émanations d'autres organisations plus profondes et plus permanentes, dont elles reçoivent leur direction réelle, alors même que leurs chefs apparents sont entièrement étrangers à la hiérarchie taoïste. Certaines d'entre elles, qui ont joué un rôle considérable dans un passé plus ou moins éloigné, ont laissé dans l'esprit du peuple des souvenirs qui s'expriment sous une forme légendaire : ainsi, nous avons entendu raconter qu'autrefois les maîtres de telle association secrète prenaient une poignée d'épingles et la jetaient à terre, et que de ces épingles naissaient autant de soldats tout armés. C'est exactement l'histoire de Cadmus semant les dents du dragon ; et ces légendes, que le vulgaire a seulement le tort de prendre à la lettre, ont, sous leur apparence naïve, une très réelle valeur symbolique.

Il peut d'ailleurs arriver, dans bien des cas, que les associations dont il s'agit, ou tout au moins les plus extérieures, soient en opposition et même en lutte les unes contre les autres ; des observateurs superficiels ne manqueraient pas de tirer de ce fait une objection contre ce que nous venons de dire, et d'en conclure que, dans de telles conditions, l'unité de direction ne peut pas exister. Ceux-là n'oublieraient qu'une chose, c'est que la direction en question est « au-delà » de l'opposition qu'ils constatent, et non point dans le domaine où s'affirme cette opposition et pour lequel seul elle est valable. Si nous avions à répondre à de tels contradicteurs, nous nous bornerions à leur rappeler l'enseignement taoïste sur l'équivalence du « oui » et du « non » dans l'indistinction primordiale, et, quant à la mise en pratique de cet enseignement, nous les renverrions tout simplement à l'apologue de l'éleveur des singes.

Nous pensons en avoir dit assez pour faire concevoir que l'influence réelle du Taoïsme puisse être extrêmement importante, tout en demeurant toujours invisible et cachée ; ce n'est pas seulement en Chine qu'il existe des choses de ce genre, mais elles semblent y être d'une application plus constante que partout ailleurs. On comprendra aussi que ceux qui ont quelque connaissance du rôle de cette organisation traditionnelle doivent se défier des apparences et se montrer fort réservés dans l'appréciation d'événements tels que ceux qui se déroulent en Extrême-Orient, et qu'on juge trop souvent par assimilation avec ce qui se passe

dans le monde occidental, ce qui les fait apparaître sous un jour complètement faux. La civilisation chinoise a traversé bien d'autres crises dans le passé, et elle a toujours retrouvé finalement son équilibre ; en somme, rien n'indique jusqu'ici que la crise actuelle soit beaucoup plus grave que les précédentes, et, même en admettant qu'elle le soit, ce ne serait pas encore une raison pour supposer qu'elle doive forcément atteindre ce qu'il y a de plus profond et de plus essentiel dans la tradition de la race, et qu'un tout petit nombre d'hommes peut d'ailleurs suffire à conserver intact dans les périodes de trouble, car les choses de cet ordre ne s'appuient point sur la force brutale de la multitude. Le Confucianisme, qui ne représente que le côté extérieur de la tradition, peut même disparaître si les conditions sociales viennent à changer au point d'exiger la constitution d'une forme entièrement nouvelle ; mais le Taoïsme est au-delà de ces contingences. Qu'on n'oublie pas que le sage, suivant les enseignements taoïstes que nous avons rapportés, « reste tranquille au centre de la roue cosmique », quelles que puissent être les circonstances, et que même « l'effondrement de l'univers ne lui causerait aucune émotion ».

René Guénon.

# Préface de l'auteur

La présente étude sur le *Wu Wei* de Lao Tse ne doit en aucune façon être considérée comme une traduction, même libre, de l'œuvre de ce philosophe. J'ai simplement essayé de rendre, dans toute sa pureté, l'essence de sa sagesse : j'ai donné çà et là la traduction directe des vérités qu'il énonce, mais la plus grande partie de cet ouvrage est le développement, sous une forme élaborée par moi, des quelques principes qu'il se borne à formuler.

Ma conception des termes « *Tao* » et « *Wu Wei* » est différente de celle de la plupart des sinologues qui ont traduit le Tao Te King, comme Stanislas Julien, Giles et Legge. Ce n'est pas ici qu'il convient de la justifier : on jugera mieux, d'après les pages suivantes, si cette conception est sagesse ou non-sens.

Le livre de Lao Tse est court et extrêmement simple : la pensée de l'auteur est condensée en peu de mots pris dans leur pure acception primitive — acception très différente parfois de celle qu'ils revêtent dans d'autres ouvrages[1] —, mais ce peu est lettre d'Évangile. L'ouvrage de Lao Tse n'est pas un traité de philosophie : il expose simplement les vérités auxquelles Lao Tse a été conduit par sa philosophie : on n'y trouve que la quintessence de cette philosophie, mais non point le développement de son système.

Ce petit ouvrage est tout pénétré de cette essence, mais n'est pas une traduction de Lao Tse. Aucune des comparaisons que j'ai tirées du paysage, de la mer et des nuages ne se trouve dans son livre: nulle part il n'a parlé de l'Art, non plus qu'il n'ait spécialement traité de l'Amour. En traitant ces sujets, j'ai exprimé les idées et les sentiments qui se déduisent instinctivement de la philosophie profonde de Lao Tse, pour qui s'en est longuement pénétré. Il se peut que mon étude contienne beaucoup plus de moi-même que je ne l'imagine ; mais dans ce cas encore, il ne serait que l'expression de pensées et de sentiments éveillés en moi par les paroles de Lao Tse.

Je ne me suis servi que d'ouvrages chinois sur ce philosophe, et en petit nombre. Lorsque, plus tard, j'en ai lu diverses traductions en français et en anglais, j'ai été profondément surpris de voir combien elles sont confuses et inintelligibles.

Je m'en suis tenu à ma simple idée de l'œuvre de Lao Tse : je n'y pouvais rien changer, car j'en sentais la vérité en moi-même, comme une foi simple et naturelle.

[1] Dans les ouvrages de Confucius, par exemple.

# Chapitre I — **Tao**

C'était au temple de Shien Shan, sur un îlot dans la mer de Chine, à quelques heures de navigation du port de Ha To. De l'occident, deux rangées montagneuses semblaient cheminer vers la petite île, blottie au creux de leurs lignes doucement confluents. À l'est, l'Océan, infini. Très élevé, le temple s'adosse aux rochers à l'ombre évasée des arbres de Bouddha.

Cet ilot ne reçoit que de rares visiteurs. Parfois les pêcheurs, aux approches d'un typhon, y jettent l'ancre lorsque le port voisin est trop éloigné.

Nul ne saurait dire pourquoi le temple se dresse en un endroit aussi solitaire. Les siècles ont consacré son droit à l'existence. De temps à autre, un étranger s'égare jusque là-haut ; il y trouve une centaine de miséreux continuant par tradition la vie ancestrale.

J'étais allé vers ce temple, guidé par l'espoir d'y rencontrer un homme dont l'enseignement eût porté quelque fruit. Un an et plus passé à visiter monastères et sanctuaires environnants ne m'avait pas encore permis de trouver un prêtre sérieux qui m'eût appris ce que ne contenaient pas les écrits superficiels sur la religion du Céleste Empire. Partout, j'étais tombé sur de pauvres êtres, ignorants et bornés qui, s'agenouillant devant des images dont ils ne saisissaient pas le sens symbolique, ânonnaient d'étranges Sûtras dont ils n'entendaient pas un mot[1]. Mon mince bagage de science, j'avais dû le réunir au moyen de livres mal traduits, déformés plus encore par les savants européens que par les littérateurs chinois que j'avais consultés.

Un jour, j'entendis un vieux Chinois marmonner quelques phrases où il était question du « Sage » de Shien Shan, qui avait pénétré les secrets du Ciel et de la Terre. Incontinent, bien que sans grand espoir, je traversai la mer pour aller trouver le Sage.

Le temple ressemblait à tant d'autres déjà vus. Des prêtres immondes, accroupis dans leurs loques gris-sale, me dévisagèrent en ricanant bêtement. Les images de Kwan Yin, de Sâkyamuni, de San Pao Fo, récemment repeinte, avaient perdu leur antique beauté sous la couche luisante de couleurs criardes. Le sol était souillé de poussières innommables, d'écorces d'oranges, de morceaux de canne à sucre. Une touffeur fétide m'ôtait la respiration.

M'adressant à un des prêtres : « Je suis venu pour voir le vieux Sage », dis-je. « C'est bien ici que demeure un Sage vénérable ? On le surnomme Lao Tsz' ».

D'un air étonné, il me répondit : « Lao Tsz' habite sur le rocher, au pavillon supérieur. Il n'aime pas les barbares ».

---

1 Ce fait est exact. La plupart des prêtres chinois récitent sans les comprendre, des Sûtras traduites phonétiquement en chinois d'après la valeur approximative des sons sanskrits.

Sans me laisser déconcerter, je repris : « Veux-tu, Bhikshu, me mener chez-lui ? Je te donnerai un dollar ». La cupidité éclaira ses yeux mais, hochant la tête : « Non », dit-il. « Je n'ose pas. Va tout seul ». Ses compagnons, ricanant toujours, m'offrirent le thé, espérant une généreuse aumône.

Je me mis en route et, après une demi-heure de montée, je découvris une petite maçonnerie carrée – la cellule de l'ermite. Ayant heurté à la porte, j'entendis aussitôt tirer le verrou. Le Sage parut sur le seuil, plongeant son regard dans le mien. Et ce fut une révélation.

Il me sembla voir une Lumière éclatante qui, bien loin d'éblouir, versait la paix. Cet homme s'élançait, haut et droit comme un palmier. Son visage était calme comme un soir d'été, lorsque les rayons de lune baignent les cimes des arbres immobiles. Son corps entier avait la majesté de la Nature, tant il était beau de simplicité, spontané comme une montagne ou un nuage. Il s'auréolait de la même sainteté qu'un paysage crépusculaire, lorsque l'âme de celui-ci s'exhale dans les derniers reflets lumineux et que le poète sent monter en lui comme une prière.

Les yeux du Sage, descendant au fond de moi, me remplirent d'angoisse ; je connus toute la vanité de ma pauvre petite vie. Incapable d'articuler une parole, je buvais, silencieux, la lumière qui émanait de lui.

Le Sage me tendit la main, et son geste d'accueil sembla celui d'une fleur s'inclinant sur sa tige. Il parla, et sa voix me fit songer au bruissement du vent dans les feuilles.

« Je te salue, Ô étranger », dit-il. « Que viens-tu chercher auprès du vieillard ? ».

« Je cherche un Maître », répondis-je humblement. « Je veux connaître la vraie Doctrine, celle qui m'enseignera à être bon. Longtemps, longtemps j'ai cherché dans ce beau pays. Mais le peuple est comme mort, et je suis aussi pauvre que jamais ».

« Ce n'est pas bien, ce n'est pas bien », répondit le Sage. « Il ne faut pas aspirer à tant de bonté. Ne cherche pas trop, car ainsi tu ne trouveras jamais la vrai Sagesse. Ne sais-tu pas comment l'Empereur Jaune recouvra sa perle merveilleuse ? Voici, je te le dirai :

« L'Empereur Jaune[1], errant un jour au nord de la Mer Rouge, gravit les sommets des monts K'un-Lun.

« Lorsqu'il redescendit vers le sud, il perdit sa perle merveilleuse. Il ordonna à son Savoir de la retrouver, et n'obtint rien. Il commanda à la Magie de la retrouver, mais ce fut en vain. Il ordonna à la Puissance Suprême de la retrouver, l'issue fut pareille. Enfin, il intima son ordre au Néant, et celui-ci la rapporta ». « Comme c'est étrange ! »

[1] Le passage entre guillemets est traduit du Nan Hua King, chap. X. L'Empereur Jaune, souverain légendaire, qui aurait régné vers l'an 2697 avant Jésus-Christ.

s'écria l'Empereur Jaune ; « Néant l'a retrouvé ! ». « M'as-tu compris, jeune homme ? ».

« Je crois, répondis-je, que cette perle était son âme : en outre, la science, la vue, la parole tendent plutôt à obscurcir l'âme qu'à l'éclairer. Enfin, seul le Non-Agir absolu permit à l'Empereur de retrouver la conscience de son âme. Que vous en semble-t-il, Maître ? ».

« Fort bien ! Tu as senti la vérité. Sais-tu quel est l'auteur de ce beau récit ? ».

« Je suis jeune et ignorant. Je ne sais pas ».

« Il nous a été rapporté par Chuang Tsz', disciple de Lao Tsz', qui fut le plus grand Sage de la Chine. Ni Confucius, ni Mencius, n'ont exprimé la Sagesse la plus pure. Lao Tsz' fut le plus grand, et Chuang Tsz' est son apôtre. Je sais : vous autres, les étrangers, vous nourrissez une sorte d'admiration bienveillante, même pour Lao Tsz'. Pourtant, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup parmi vous qui sachent comment Lao Tsz' fut l'homme le plus pur qui jamais exista sur cette terre. As-tu lu le Tao Te King ? As-tu réfléchi sur le sens qu'il attachait à Tao ? ».

« Je serais très heureux que mon vénérable Maître daignât me dire le sens de Tao ».

« Il me semble, jeune homme, que je pourrais t'enseigner[1]. Depuis nombre d'années, je n'ai pas eu d'élèves et, dans tes yeux, je lis, non la vaine curiosité, mais le désir sincère d'acquérir la sagesse qui délivrera ton âme. Écoute.

[1] Ce qui suit, jusqu'à : « Et les multiplicités retournent à l'Unique » est, non pas une traduction, mais un commentaire du premier chapitre du Tao Te King. Il est impossible absolument de traduire les caractères miraculeusement simple de Lao Tsz' en des phrases d'une brièveté équivalente. H. Giles, un des sinologues les plus célèbres, et, jusqu'à un certain point, des plus capables, se contente de traduire la première phrase de ce chapitre et déclare que le reste n'en vaut pas la peine (Cf. *The Remains of Lao Tzü*, by H. A. Giles, Hong-Kong, China Mail Office, 1886). Le même savant traduit « Tao » par « The Way » – le Sentier, la Route. Il ne conçoit pas que ce que Lao Tsz' entendait par : « La Chose Suprême, l'Infini » ne pouvait en aucune façon être un « Sentier ». En effet, même au sens figuré, un sentier conduit vers un but quelconque, et ne saurait, par conséquent, être considéré comme absolu, suprême. Un autre sinologue, plus célèbre encore, le D^r^ Legge, traduit « Tao » par « Course » (la Voie). Et, sous sa plume, la phrase lucide : « Si Tao pouvait être dit (exprimé), ce ne serait pas le Tao éternel », devient : « The Course that can be trodden is not the enduring and unchangig course » (La voie, la route, qui peut être foulée n'est pas le chemin qui demeure et ne varie jamais). En somme, le caractère « Tao » renferme un grand nombre de sens ; dans l'œuvre de Confucius, « Chung Yung », il signifie bel et bien « Sentier », mais dans des centaines d'autres cas, il doit s'interpréter par « dire ». Le fait que Lao Tsz' donne à cet idéogramme deux sens différent dans une seule et même phrase a induit en erreur presque tous les traducteurs. La phrase citée plus haut ne saurait être plus explicite. Dans deux de mes éditions chinoises, les commentateurs l'expliquent par « dire » et, dans une troisième, je trouve ceci qui est plus clair encore : « exprimer avec la bouche ». De tous les sinologues, Wells Williams est le seul dont la traduction soit exacte : « The Tao which can be expressed is not the eternal Tao » (Le Tao qui peut être exprimé n'est pas le Tao éternel). Mon étude avait paru déjà au « Gids », lorsque j'eus connaissance du beau travail du P^r^ De Groot : « Fêtes annuelles et coutumes des Chinois d'Emouï ». J'en ai dégagé que l'opinion de ce savant concorde avec la mienne quant à l'impossibilité de traduire « Tao – il s'agit en effet d'un principe « dont le philosophe avoue ne pas connaître le nom, et qu'il désigne par conséquent sous le nom de « Tao ». M. de Groot ajoute : « Si l'on traduit ce vocable par : l'âme universelle de la Nature, force naturelle universelle, ou même tout simplement par « Nature », il nous semble ne pas trop nous écarter de l'intention du philosophe ». Bien que, pour moi, Tao contienne quelque chose de supérieur encore, la conception de M. De Groot, parmi celles dont j'ai connaissance, se rapproche le plus de la mienne.

« En somme, Tao n'est que ce que vous autres étrangers appelez Dieu. Tao est l'Unique. Le principe et la Fin. Il embrasse tout et tout retourne à lui. Lao Tsz', au début de son Livre, traça le caractère Tao. Pourtant, ce qu'il entendait par cela, la Supériorité Absolue, l'Unique, ne peut être nommé, ni interprété par un son, du fait que c'est l'Unique. De même, votre Dieu ne peut pas être nommé Dieu. — Wu — Néant — voilà ce qu'est Tao. — Tu ne comprends pas ? Écoute encore.

« Il est donc une Réalité Absolue, sans commencement ni fin, que nous ne saurions concevoir et qui, de ce fait, pour nous est Néant. Ce que, d'autre part, nous pouvons concevoir, ce qui pour nous est relativement réel, en réalité n'est qu'apparence ; c'est une conséquence, engendrée par la Réalité Absolue, puisque tout retourne à elle, après en être issu. Néanmoins, les choses, pour nous réelles, ne sont pas réelles en soi. Ce que nous appelons Être, en réalité n'est qu'apparence, et ce que nous appelons Non-Être, est. Nous vivons dans une profonde ténèbre. Ce que nous imaginons comme réel ne l'est pas, et cependant provient du réel, car le Réel est le Tout. Eh bien, tout Être, ainsi que tout Non-Être, en réalité est Tao. Souviens-toi que « Tao » n'est qu'un assemblage de sons proférés par un homme ; le vrai Tao est indicible. Toute chose perçue par les sens, tous les désirs du cœur sont irréels. Tao est le Principe du Ciel comme de la Terre. Un engendra la Multiplicité. La Multiplicité retourne à l'Un.

« Lorsque tu te seras bien pénétré de ceci, jeune homme, tu auras franchi les premières portes de la sagesse. Tu sauras alors que Tao est l'origine de tout. De Tao provienne les arbres, les fleurs, les oiseaux. L'océan, le désert, les monts lui doivent l'être. Le jour, la nuit, les saisons, la vie et la mort prennent naissance en lui. Tout comme ta propre existence. Les univers périssent, les océans s'évaporent dans l'éternité. Un homme surgit des ténèbres, sourit un moment à la lueur qui l'environne, puis disparaît. Tao est dans tous ces changements. Ton âme, en son essence, est Tao. Vois-tu le monde qui s'étend sous tes yeux ? ».

Le Sage, d'un large geste, embrassa la mer et l'horizon.

De côté et d'autre, les montagnes profilaient sur le ciel leurs masses puissantes et résolues. Elles étaient comme de fortes pensées sculptées en pleine conscience. À mesure qu'elles devenaient plus lointaines, leur substance s'affinait, se perdait comme en rêveurs horizons d'éther lumineux. L'une d'elle, très haute, portait à son sommet un arbrisseau qui, dans un mol balancement, dessinait sur la clarté céleste une fine broderie de feuilles mouvantes. Le soir tombait. Comme une tendresse enveloppante descendait des régions supérieures. De-ci de-là, des lueurs rosissaient, et les montagnes se découpaient, plus claires, auréolées d'une merveilleuse béatitude. Leurs contours se précisaient. Partout, c'était comme une calme ascension, convergeant en un faisceau de lignes droites, immobiles, telle la flamme pieuse d'une foi inébranlable et sereine. Et la mer, lentement, poussait vers nous ses ondes ; l'on eût dit qu'elles planaient plutôt que de glisser. C'était un infini qui cheminait, plein de tranquille certitude. Et je remarquai encore une petite barque dont la voile minuscule ressemblait à un pétale de fleur d'or rosé. Infime, elle

s'aventurait, sans crainte, comme chargée d'amour, sur l'étendue immense. Tout cela était d'une absolue pureté et inaccessible au mal.

Alors, rempli d'une joie étrange : « Ô mon Maître, dis-je, la compréhension entre en moi. Ce que je cherche *est*, partout. Point n'était besoin d'aller si loin quérir ce qui se trouvait à la portée de la main. Ce que je cherche est partout ; ce que je suis moi-même, ce qu'est mon âme. Cela m'est aussi familier que l'est mon moi. Tout est Révélation. Dieu est partout. Tao est dans *tout* ».

« Tu dis vrai, mon fils. Cependant évite les confusions. Tao est dans ce que tu vois. Mais ce que tu vois n'est pas Tao. Ne commets pas l'erreur de croire que tu pourrais contempler Tao avec les yeux de la chair. Tao ne fera ni éclore la joie dans ton cœur, ni couler tes larmes. Car tes sentiments et émotions sont relatifs, et non réels. Je ne m'étendrai point sur ces choses ; tu n'es encore qu'au seuil de la première Porte. Ce que tu aperçois, ce ne sont encore que les premières lueurs de l'aube. Contente-toi d'avoir déjà découvert Tao dans tout. Ta vie y gagnera en simplicité et en confiance. Crois-moi : dans l'étreinte de Tao, tu es en sécurité comme l'enfant dans les bras de sa mère. Chaque jour davantage empreint de gravité, tu te sentiras, en quelque lieu que ce soit, sanctifié comme un prêtre dans l'enceinte du temple. Tu ne craindras plus les tribulations. Tu ne trembleras ni devant la vie, ni devant la mort, puisque tu sauras que l'une et l'autre procèdent de Tao. Et vois combien est simple cette notion que Tao, t'ayant entouré dans la vie, ne cessera, après le passage de la mort, de t'envelopper de toute éternité.

« Regarde le paysage à tes pieds. Les arbres, les monts, la mer sont tes frères, ainsi que l'air et la lumière. Vois-tu les flots s'avançant d'une allure naturelle, comme mus par une loi dont ils reconnaissent l'inéluctable force ? Vois-tu cet arbrisseau, ton tendre frère, et le jeu exquis de ses feuilles ténues ?

« Écoute maintenant ce que je te dirai de « Wu Wei », « du Non-Agir », du « Laisser-Aller » au rythme tel que celui-ci procède de Tao[1]. Les hommes pourraient vraiment devenir des hommes, s'ils se laissaient aller comme vont les flots de la mer, comme fleurissent les arbres, à la simple beauté de Tao. Dans tout homme il y a l'impulsion du mouvement qui procède de Tao et qui tend à l'y ramener. Mais les hommes se laissent aveugler par leurs sens et leurs désirs. Ce sont eux qui veulent la volupté, la joie, la haine, la célébrité et les richesses. Leurs mouvements empruntent sa violence à la tempête déchaînée ; leur rythme est une

[1] Intraduisible, le terme « Wu Weï » a été, sans bonne explication, interprété par les sinologues comme équivalent d'« inaction », autrement dit : « inertie ». Or, c'est exactement le contraire qu'il faut y voir, puisqu'il s'agit de « l'inactivité des passions et désirs mauvais, en contradiction avec la nature », et de « l'activité dans le mouvement naturel procédant de Tao ». Ainsi nous lisons dans le *Nan Hoa King* que : « Le Ciel et la Terre ne feront rien (au sens péjoratif) et (malgré cela), il n'y a chose qu'ils ne fassent ». La nature entière naît de Wu Weï, c'est-à-dire de l'action naturelle procédant de Tao. Les sinologues, qui ont traduit sans commentaire « Wu Wei » par « inaction », ont obtenu exactement le contraire du texte chinois. C'est en vain que nous chercherions dans Lao Tsz' un développement. Je ne livre ici que ma propre conception de ses idées. Le premier chapitre ne couvre qu'une seule page du livre, tout en ne comprenant que 59 caractères. Le fait d'enfermer en aussi peu de mots des notions d'aussi vaste envergure constitue un exemple frappant de la sobriété extraordinairement subtile de Lao Tsz'.

montée furieuse, suivie d'une chute précipitée. En désespérés, ils s'attachent à tout ce qui est irréel. Ils veulent beaucoup trop la multiplicité pour vouloir désirer l'Unique. Ils veulent aussi la sagesse, et la bonté, et cela, c'est la pire chose de toutes. Il n'y a qu'un seul Remède : le retour à nos Origines. Tao est en nous. Tao est le Repos. Nous ne saurions y parvenir qu'en cessant de tendre — même vers la bonté, la sagesse. Hélas, ces désirs éperdus de connaître Tao ! Cette triste peine qui consiste à chercher les mots qui l'exprimeront, ou l'imploreront ! Le vrai Sage contemple la Doctrine ineffable, et qui demeurera inexprimée à jamais[1]. D'ailleurs, qui donc saurait exprimer Tao ? Ceux qui savent (ce qu'est Tao), ne l'expriment point ; ceux qui l'expriment, l'ignorent[2].

« Moi non plus, je ne te dirai pas ce qu'est le Tao. Tu le découvrirais toi-même, en te libérant de tout désir, de toute émotion, puis en vivant sans effort, sans action, qui soit en opposition avec la nature. D'un mouvement aussi calme, aussi régulier que celui de l'Océan devant nous, il faut te laisser emporter vers Tao. La mer ne se meut pas parce que telle est sa volonté, ni parce qu'elle sait qu'il est bon ou sage de se mouvoir. Elle se meut parce qu'elle se meut, et n'en a aucune conscience. Ainsi tu glisseras toi-même vers Tao, et lorsque tu auras atteint le but, tu n'en sauras rien, car toi-même seras Tao ».

Le Sage se tut, posant sur moi, plein de tendresse, son regard dont la paix était celle d'un ciel sans nuages.

« Mon Père, dis-je, ce que vous m'enseignez est aussi beau que la mer. Et cela semble aussi simple que la Nature. Pourtant, ce n'est pas tâche si simple à l'homme, que de se laisser, sans plus, glisser vers Tao dans une sereine inaction ».

« Ne confond pas les mots, répondit-il. Lorsque Lao Tsz' parla de Wu Wei, le Non-Agir, il n'entendait point l'inaction ordinaire, le contentement paresseux aux yeux clos. Il désignait ainsi l'inaction des mouvements terrestres, des désirs, des aspirations vers les choses dépourvues de réalités. Et il entendait l'action des choses réelles ; une activité des plus énergiques de l'âme qu'il faut libérer de la triste chair, comme on ouvre sa cage à l'oiseau captif. Il entendait l'abandon à la puissance intérieure, au rythme que tu tiens de Tao, et qui t'y ramène. Je te le dis, ce mouvoir est aussi naturel que celui du nuage voguant au-dessus de nous ».

Lentement, quelques flocons dorés glissaient, très haut, dérivant peu à peu vers la mer. Ils brillaient du pur éclat d'un amour sublimisé, poursuivant leur route avec la mollesse d'un rêve.

« Dans un moment, dit le Sage, ils se seront dissous dans l'infini du ciel, et tu n'apercevras plus que l'éternel azur. C'est ainsi que ton âme, tel un rêve, sera dissoute et absorbée par Tao ».

---

[1] Phrase traduite du *Tao Te King*, chapitre II.
[2] Phrase traduite du chapitre 56 du *Tao Te King*, et qu'on retrouve au chapitre 13 du *Nan Hoa King*.

« Ma vie est remplie de péchés, répliquai-je. Je suis accablé du fardeau d'obscurs désirs. Et mes sombres frères humains me ressemblent. Comment, épurés à l'égal de l'or vierge, allégés et clairs comme ces nuages, comment pourrions-nous enfin glisser vers Tao ? Le mal alourdit et nous fait retomber dans la fange ».

« Ne crois point cela, ne crois point cela, dit le Sage avec un sourire d'amour et de clémence. Nul homme ne saurait détruire Tao, et dans chacun l'âme brille d'un éclat inextinguible.

« Surtout ne crois pas que la méchanceté de l'homme soit à ce point résistante. Tao, l'immortel Tao vit au cœur de tous, du sage comme de l'assassin, du poète comme du dernier des débauchés. Tous portent en eux un trésor indestructible, et nul ne vaut mieux que son frère.

« Tu ne saurais en aimer un davantage que l'autre, ni bénir celui-ci pour maudire celui-là. En essence, ils sont aussi semblables que deux grains de sable sur la grève. Nul ne sera, de toute éternité, exclu du Tao, car tous le portent en eux. Leurs péchés sont illusoires comme de vagues brouillards. Leurs actes ne sont qu'un mirage, et leurs paroles s'évaporent comme le plus ténu des rêves. Ils ne peuvent être ni bons, ni mauvais. Irrésistiblement ils sont poussés vers Tao, comme la goutte d'eau fatalement va vers l'océan. Le voyage des uns, il est vrai, est de durée plus ou moins longue que celui des autres. Mais que sont quelques siècles en regard de l'Infini ? Pauvre enfant ! Ton péché t'a-t-il à ce point rempli de crainte ? As-tu vraiment imaginé qu'il serait plus fort que Tao ? As-tu cru que les péchés des hommes résisteraient à Tao ? Voici, tu as cherché une trop grande perfection et tu t'es arrêté trop longtemps devant ta méchanceté. Tu as voulu voir trop de bien en tes semblables, et leur vilenie t'a attristé à tort.

« Tout cela n'est qu'apparence. Tao n'est ni bon ni mauvais, car Tao seul est la Réalité. Tao est ; toutes choses irréelles vivent d'une vie illusoire, faite de contrastes et de relativité. Elles ne vivent pas en soi, et ne sont que leurre. Cesse de vouloir être bon, et ne te crois pas mauvais. Wu Wei — Non-Agissant — c'est ainsi qu'il faut te laisser aller. N'être ni bon ni mauvais, ni grand ni petit, ni haut ni bas. Tu ne seras vraiment que le jour où — saisis bien le sens de mes paroles — tu ne seras plus. Libère-toi d'abord de toutes tes illusions, de tes désirs et de tes aspirations. Alors, tu te mettras en route, sans le savoir, sans y être poussé par une cause dont tu aurais conscience. Tu glisseras vers Tao au rythme léger qui est ton pur principe vital, le seul réel. Et tu iras, aussi clair, aussi inconscient que les nuages d'or qui se sont dissous dans les cieux ».

Soudain, il me sembla respirer plus librement, sans que, pourtant, j'eusse pu dire qu'il s'agissait de joie ni de bonheur. C'était bien plutôt comme si, en moi, s'employaient, l'un après l'autre, des horizons toujours plus vastes.

« Mon Père, dis-je, je vous rends grâce. Vos paroles empreintes de Tao déjà m'emportent dans un rythme que je ne saurais définir, mais qui me berce

doucement. Tao, en vérité, est chose merveilleuse. Ce que j'éprouve, jamais ma science ni ma sagesse acquise ne me l'ont fait sentir ».

« Cesse donc de poursuivre la sagesse, reprit l'auguste vieillard. Ne cherche point à trop savoir et, plus tard, la science te viendra d'elle-même. Le savoir acquis par l'action non naturelle éloigne de Tao. Ne cherche point à tout connaître des hommes et des choses qui t'entourent et, surtout, ne t'efforce point d'approfondir leurs relations et leurs contrastes. Ne mets pas trop d'assiduité à poursuivre le bonheur et ne te laisse pas trop effrayer par le malheur. Ni l'un ni l'autre ne sont réels. La joie, la douleur ne le sont pas davantage. Si tu pouvais te représenter Tao sous les espèces de la joie, de la souffrance, du bonheur ou de son antithèse, ce ne serait plus Tao. Tao est *un,* et n'a pas d'antithèse. Chouang Tsz' a exprimé cela de la façon la plus simple : « Le Bonheur Suprême n'est point bonheur ».

« De même, la douleur n'existera plus pour toi. Ne crois pas qu'elle soit une réalité, un principe essentiel de ce qui est, donc de ta vie. Elle te quittera un jour comme disparaissent les brumes un instant accrochées au flanc de la montagne. Car tu finiras par voir que tout ce qui existe est inévitable et naturel. Les choses qui, si longtemps, t'on semblé obscures, tristes, importantes, deviendront Wu Wei — c'est-à-dire : parfaitement simples, Non-Agissantes et, par conséquent, cesseront de te sembler étranges, voulues, ou Agissantes sans cause discernable. Tout du grand Système qui, lui, procède du Principe Unique.

« Alors, rien ne te réjouira plus ni ne t'attristera. Tu ne connaîtras plus le rire ni les pleurs... Ton regard se charge de doute ; tu serais tenté de m'accuser de dureté et de froideur... Lorsque tu auras fait quelque chemin, tu comprendras qu'un état semblable est parfaitement sur les lignes de Tao. En effet : rencontrant la douleur, tu sauras qu'elle doit disparaître, puisqu'elle est irréelle. Lorsque tu connaîtras la joie, tu comprendras combien primitive est elle encore parce que liées aux limitations du temps et des circonstances, et conditionnée par son antithèse, la douleur. S'il t'arrive de rencontrer un être aimable, tu l'accepteras comme naturel et, simultanément, tu pressentiras la perfection qu'il aura atteint quand il ne sera plus ni aimable ni bon. La vue de l'assassin ne t'ébranlera plus ; il ne t'inspirera plus d'amour humain excessif ni, surtout, de haine, car tu sauras qu'il est ton égal en Tao, et qu'aucun de ses péchés ne saurait détruire Tao en lui.

« Lorsque tu sauras être Wu Wei, Non-Agissant, au sens ordinaire et humain du terme, tu *seras* vraiment, et tu accompliras ton cycle vital avec la même absence d'effort que l'onde mouvante à nos pied. Rien ne troublera plus ta quiétude. Ton sommeil sera sans rêve, et ce qui entrera dans le champ de ta conscience ne te causera aucun souci[1]. Tu verras tout en Tao, tu seras *un* avec tout ce qui existe, et la nature entière te sera proche comme une amie, comme ton propre moi. Acceptant sans t'émouvoir les passages de la nuit au jour, de la vie au trépas, porté par le

[1] Le 6ème chapitre du *Nan Hoa King* contient en substance ceci : « Parmi les Anciens, ceux qui étaient vraiment des hommes dormais sans rêves, et la reprise de conscience ne les troublait point ».

rythme éternel, tu entreras en Tao où rien ne change jamais, où tu retourneras aussi pur que tu en es sorti ».

« Ce que vous dites, mon Père, est simple au point de détruire le doute. Pourtant, la vie m'est encore si chère ! La mort m'effraie, et celle de mes amis, de mon épouse, de mon enfant. Comment ne pas trembler devant ce qui est si froid, si sombre ? La vie est claire, joyeuse, avec son soleil, et la terre revêtue de son éclatante tunique de fleurs et de verdure ».

« Tu n'as pas encore senti combien la mort, à l'égal de la vie, est naturelle. Tu t'attaches trop à la chair méprisable, enfouie dans la terre glacée. Ce que tu éprouves, c'est l'impression du prisonnier sur le point de recouvrer la liberté et qui s'attriste à l'idée de quitter la cellule habitée si longtemps. Tu vois toujours la mort comme l'antithèse de la vie ; toutes deux sont irréelles, cependant. Elles ne sont qu'une apparence, un passage. Mais ton âme[1] ne fait qu'abandonner la cuvette d'un petit lac connu pour voguer vers l'océan. La réalité en toi, ton âme, est impérissable, et ne connaît pas la crainte. Cesse de craindre. D'ailleurs, les années passant, lorsque tu auras assez vécu au rythme de Tao, l'angoisse s'évanouira d'elle-même. Alors tu ne pleureras plus les défunts auxquels tu seras réuni sans même en avoir conscience, puisque, pour toi, tout contraste sera aboli.

« L'épouse de Chouang Tsz' s'étant éteinte, Hui Tsz', peu après, découvrit le veuf, assis sur le sol et, ainsi qu'il lui arrivait parfois, frappant sur une coupe pour se distraire. Aux reproches que lui fit Hui Tsz', qui l'accusait presque de manquer d'amour, Chouang Tsz' répondit[2] :

« Ce n'est pas naturel (comme tu vois). Lorsqu'elle poussa son dernier soupir, j'en conçus évidemment une grande tristesse. Pourtant à la réflexion, je vis que, à l'origine, elle ne vivait pas ; non seulement elle n'était pas née, mais elle n'avait point de forme. Bien mieux — cette masse amorphe ne contenait pas encore de principe vital. Alors, comme dans la végétation qui fermente, le principe de vie apparut. Ce principe devint forme ; la forme donna lieu à la naissance. Aujourd'hui, une nouvelle transformation s'est produite : elle est morte. N'est-ce pas la marche des saisons ? Printemps, été, automne, hiver... Elle dort paisiblement dans la Grande Maison. Si maintenant je laissais couler d'abondantes larmes, j'aurais cessé de me pénétrer de tout cela. C'est pourquoi j'ai séché mes pleurs ».

Le Sage parlait d'un ton si égal, que l'on sentait combien ces choses lui semblaient naturelles. La Lumière ne s'étant pas encore faite en moi, je dis : « Cette

[1] Ce mot, dont le choix n'est pas heureux, doit être pris dans le sens : Moi supérieur.
[2] Cet épisode est traduit du *Nan Hua King*, chapitre 18. Il va de soi que « La Grande Maison », dans l'esprit de Chouang Tsz', désigne l'Infini. Ce vocable crée une atmosphère d'intimité, donnant à comprendre que son épouse serait, partout, en sécurité comme dans une maison. H. Gilles, en se servant du mot « Eternity », qui ne se trouve d'ailleurs pas dans le texte chinois, du même coup détruit ce caractère intime qui donne tant de portée à la phrase de Chouang Tsz' (Cf. Chouang Tsz', par H. Giles, Londres, Bernard Quaritch, 1889). Le texte original contient littéralement ces mots : « Ku Shi » = La grande maison. H. B.

sagesse m’épouvante. Elle me fait trembler. Si je devais en arriver là, la vie ne me semblerait plus qu’un néant glacé ».

« En effet, répondit le Sage, sans trahir la moindre amertume. La vie est bien ainsi : froide et vide. Et les hommes sont aussi décevants que la vie. Nul ne se connaît lui-même, ni ne connaît son prochain. Cependant tous sont égaux. La vie n’est point. Elle n’a aucune réalité ».

Ne trouvant rien à répliquer, je regardai le paysage vespéral.

Paisiblement, les montagnes dormaient, drapées de brumes légères. Elles s’entouraient d’une délicate lueur bleuâtre ; tels de petits enfants dociles, elles s’étendaient sous l’immensité des cieux. En bas, quelques lumières rouges clignotaient, hésitantes. Un chant triste et monotone s’élevait, accompagné du trémolo d’une flûte. La mer s’enfonçait, s’enfonçait, dans l’incommensurable profondeur de la nuit, et il me sembla percevoir, arrivant des espaces les plus éloignés, le souffle bruissant de l’Infini.

Alors une douleur très grande gonfla mes yeux et, avec une insistance passionnée, je dis : « Mais l’amour, mon Père, et l’amitié ? ».

Il laissa tomber son regard sur moi. Bien que je ne pusse nettement distinguer ses traits, je vis une étrange tendresse luire dans ses yeux. D’une voix douce, il reprit :

« C’est ce que la vie contient de meilleur. Ils t’accompagneront dans les premiers mouvements de Tao en toi. Un jour, cependant, tu ne les connaîtras plus — pas plus que le fleuve ne connaît ses rives lorsqu’il s’est confondu avec l’océan. Ne crois pas que je veuille t’enseigner à bannir l’amour de ton cœur, car ce serait aller à l’encontre de Tao. Aime ce que tu aimes, et ne tombe pas dans l’erreur de voir dans l’amour un obstacle qui retarde ta libération. Oter l’amour de ton cœur serait un Agir de folie terrestre, et, au lieu de t’en rapprocher, t’éloignerait de Tao. J’entends ne te dire que ceci : d’abord, l’Amour finira par s’évanouir à son insu ; ensuite Tao n’est pas amour. Songe que je te parle, dans la mesure où elles te sont accessibles et utiles, des choses suprêmes. Si je ne t’entretenais que de la vie et des hommes, je te dirais : L’amour est le plus grand de tous les biens. Mais pour qui est sur le point de s’absorber en Tao, l’Amour est du Passé et tombe dans l’oubli.

« Mon fils, l’heure s’avance, et je crains de trop charger ton esprit. Si tu veux dormir dans le temple, confie-toi à moi. Nous allons descendre ».

Ayant allumé une petite lanterne, le Sage prit ma main pour me guider. Nous partîmes, marchant avec prudence, et mon auguste conducteur me marquait une sollicitude toute paternelle. Attentif à chacun de mes mouvements, il éclairait mes pas aux tournants dangereux, tenant toujours ma main dans la sienne.

Lorsque nous eûmes atteint le sanctuaire, il m'indiqua la pièce destinée à recevoir les mandarins[1] et m'apporta une couverture et un oreiller.

« Comment, ô mon vénérable Maître, dis-je, comment pourrai-je jamais vous exprimer ma gratitude et vous payer de vos bontés ? ».

La paix de son regard descendit sur moi. J'y lus l'infini de l'océan et toute la calme douceur de la nuit.

La Sage me sourit, et ce fut comme le sourire de la lumière qui tombe sur la terre.

Puis, silencieux, il me quitta.

[1] Presque tous les temples contiennent une chambre à la disposition des mandarins en déplacement. Généralement, les visiteurs occidentaux obtiennent la permission d'y passer la nuit, même d'y séjourner pendant quelque temps.

# Chapitre II — **L'Art**

« Qu'est-ce que la Poésie ? demandai-je au Sage ».

Nous étions assis au sommet du rocher, à l'ombre d'une anfractuosité. La mer, nappe infinie, devant nous scintillait au soleil. Des voiles d'or glissaient à sa surface et, légères, les ailes blanches des mouettes y décrivaient leurs courbes gracieuses. Sur le bleu du ciel, cohortes majestueuses, les nuages arrivaient, purs comme neige, d'un lent mouvement égal.

« Qu'est-ce que la Poésie ? ».

« Elle est simple et naturelle autant que la mer, les nuages et les oiseaux, dit le Sage. Cela, peut-être, ne te semblera pas aussi difficile à saisir que Tao. D'ailleurs, pour savoir, il suffit de laisser errer ton regard sur la terre et les cieux. Car la Poésie est depuis qu'ils sont[1].

« La beauté suprême naquit lorsque le ciel et la terre furent entré dans l'existence. Le soleil et la lune, les nuages et les brumes rougeoyantes qui accompagnent la naissance et la mort du jour, tous se renvoient leurs reflets. Il n'est aucune couleur qui les teigne — tels les vêtements — pour les rendre si merveilleux dans leurs inépuisables métamorphoses qui font d'eux le « *Spectacle grandiose à voir* » sous la voûte céleste. Un son ne saurait se former sans le mouvement qui l'engendra. De tous, les bruits du tonnerre et des vents sont les plus impressionnants. Toute ouverture dans l'univers engendre le son, dès que le mouvement lui est imprimé.

« Écoute le torrent qui prend sa course parmi les rochers. Sa voix — aiguë ou grave, brève ou longue — ne répond peut-être pas (exactement) aux lois de la musique, mais forme spontanément sa mesure et son rythme.

« C'est le Son naturel (*né de soi*) du Ciel et de la Terre. Il procède du Mouvement.

« Eh bien, lorsque le cœur humain, vide à l'extrême et, à l'extrême, rempli de l'esprit, reçoit une impulsion quelconque, il engendre le Son. N'est-il pas étrange que de là, diversifiée merveilleusement, naisse la Littérature ?

« Mon fils, la Poésie est le Son du cœur.

« Cette notion est si simple que tu l'as assurément comprise. Où que tu sois, la Poésie est visible et perceptible, car la nature entière est un seul et grand poète. Mais de sa simplicité même découle son caractère immuablement sévère. C'est à la source du mouvement que jaillit le son du vers. Tout autre son n'est point poésie. Il faut que le son naisse de soi — Wu Wei — ; il ne saurait être créé au moyen des

[1] Les lignes suivantes y compris : « La Poésie est le son du cœur » ont été traduites et empruntées par moi à la préface de Hong Giao Ki (I$^{ère}$ moitié du XVIII$^{ème}$ siècle), à son édition de l'art poétique sous la dynastie Thang.

artifices les plus variés. Nombreux sont ceux qui produisent par l'Agir non-naturel. Ils ne sont point des poètes, mais tels des singes ou des perroquets. Rare, bien rares, les vrais poètes, chez qui jaillit le vers, harmonie spontanée, tour à tour puissante comme le torrent bondissant de rocher en rocher ou comme les éclats du tonnerre, et tendre comme la chute d'une pluie printanière, caressante comme la brise d'une tiède nuit d'été.

Entends-tu la mer à nos pieds ? Son chant n'est-il pas splendide ? N'est-il pas un grand poème, une pure symphonie ? Vois-tu les ondes qui vont, mouvement ininterrompu, — qui se suivent, se poursuivent et se dépassent, puis disparaissent, — qui viennent et aussitôt ne sont plus, et se dissolvent en harmonies sans fin ? Ah ! le poète doit être simple et grand comme la mer. Il se meut comme elle au rythme naturel qui procède du Tao, et auquel il doit s'abandonner, avec la docilité d'un enfant, sans vouloir personnel, non-agissant. Grande est la mer. Grand est le poète. Mais infiniment plus grand est le Tao, qui est sans dimension ».

Le Sage se tut, écoutant la mer dont, visiblement, la voix le remplissait.

J'avais beaucoup médité depuis le jour où, pour la première fois, j'entendis ses paroles. Tout d'abord je craignais que sa philosophie, si vaste, si haute, ne fût mortelle à l'artiste. Si je me laissais ainsi emporter vers sa sagesse, il me semblait que je ne pourrais plus éprouver les pures émotions du poète ni son heureux étonnement devant toute manifestation de la beauté.

L'on eût dit que le Sage n'avait jamais vu la mer tant son extase était profonde. Attentif, l'œil étincelant, il écoutait l'harmonie des vagues.

Il reprit : « Ceci n'est-il pas beau ? N'est-il pas merveilleux le son issu de Tao, qui est Silence ? N'est-elle pas merveilleuse la lumière jaillie de Tao, qui n'est point lumineuse ? Et le vers, la sonore musique des mots, né de Tao, qui est muet ? Ne vivons-nous pas un grand Mystère sans fin qui, un jour, se transformera en Vérité simple et absolue ? ».

Longtemps, je demeurai silencieux. Tout cela, je ne parvenais pas encore à le concevoir nettement. À force d'être simples, ces choses me parurent trop simples. Pris de doute :

« Chanter, être poète, demandai-je, cela peut-il en vérité être aussi simple que vous le prétendez ? Il ne nous est pas possible d'exhaler un chant avec la même aisance que celle du torrent qui murmure sur son lit de cailloux. Ne sommes-nous pas tenus d'apprendre, ne fût-ce que la forme poétique, et de nous y exercer ? Il me semble que cela, c'est bien de l'action, et non un rythme spontané ? ».

Nullement interdit devant ma question, le Sage répondit :

« Que cela ne t'embarrasse point. Tout se résume à ceci : l'homme possède-t-il la vraie Source d'où le vers doit couler ? À-t-il en lui le rythme simple et pur de Tao ? Sa vie est-elle vraiment basée sur ce principe de beauté et de simplicité ? S'il

réunit ces conditions, il est poète ; autrement, non. Tu as déjà compris, n'est-il pas vrai ? que, considérés d'un point de vue plus élevé, tous les hommes sont poètes, car, je le répète, tous possèdent en eux le rythme qui les fait sortir de Tao et les y ramène. Mais rares sont ceux chez qui ce rythme est assez développé, assez accentué pour qu'ils voient les manifestations de beauté qui sont comme les rives entres lesquelles leur âme va couler jusqu'à ce qu'elle rejoigne l'Infini. Si tu veux, nous comparerons l'homme commun à une eau stagnante dans un terrain marécageux, où la végétation est pauvre et chétive. Et les poètes sont les fleuves argentés qui, entre leurs berges opulentes, roulent leurs flots jusqu'à l'océan sans rivage. Mais laissons ces métaphores, car elles sont trop compliquées.

« Lorsque, veux-tu dire, un poète est vraiment poète et possède la vraie source, il est, au préalable, forcé de s'exercer dans son art. Est-il bien exact, dans ces conditions, qu'il se meuve aussi spontanément que la nature ? Sans aucun doute. — N'oublie pas qu'un jeune poète, ayant pendant une brève période, étudié les formes différentes où couler le vers, soudain découvre que ces formes sont naturelles au point qu'il lui sera impossible d'en voir d'autres. D'eux-mêmes ses vers adapteront leurs rythmes à des formes de beauté, parce que, évidemment, ils n'en connaissent pas d'autres. C'est là ce qui différencie le poète du dilettante : examinant ses vers après les avoirs extériorisés, il découvre qu'ils sont justes dans tous leurs mouvements, sonorités et rythmes. Le dilettante, par contre, d'après un plan savamment combiné, commence par tracer un petit sentier où il s'évertuera ensuite à faire avancer de force un assemblage de mots sans âmes. Les phrases animées du poète coulent sans effort, du fait même qu'elles sont animées. Et, à tout bien prendre, il n'existe aucune forme poétique définie, car un poème, jailli spontanément de la Source, se meut par sa propre force et n'obéit pas à la loi humaine préétablie. La seule loi, c'est qu'il n'y a pas de loi. Peut-être mes paroles te sembleront-elles bien hardies, jeune homme ; mais ma démonstration a pour point de départ Tao, et non l'humanité. Je ne connais d'ailleurs que fort peu de vrais poètes. Le phénomène le moins fréquent, c'est un homme qui aurait la pureté de la nature. En as-tu beaucoup rencontré dans ton pays ? ».

Cette question inattendue me plongea dans la perplexité ; je ne démêlais pas l'intention du Sage. La réponse me semblant trop malaisée, je m'en tirai en lui posant une question à mon tour :

« Mon vénérable Maître, dis-je, je ne saurais vous répondre avant d'en avoir appris davantage. Pourquoi un poète crée-t-il un poème ? ».

À son tour, il semblait interdit ; comme s'il n'eût pas bien compris, il répéta : « Pourquoi un poète crée-t-il un poème ? ».

« Oui, Maître. Pourquoi ? ».

Un rire clair accompagna ses paroles :

« Pourquoi la mer bruit-elle ? Pourquoi l'oiseau chante-t-il ? Le sais-tu, mon fils ? ».

« Mon Père, parce qu'ils ne peuvent faire autrement, parce qu'ils y sont forcés par leur nature. C'est Wu Wei ».

« À merveille. Eh bien, pourquoi n'en serait-il pas de même chez le poète ? ».

Je réfléchis, mais je n'avais pas encore de réponse prête.

« Si, il pourrait en être autrement. Un poète peut chanter pour aider à la création d'une Littérature dans un pays où celle-ci est morte. Voilà qui sonne bien, quoique ce soit, en somme, un motif impur. Et puis, il y a des poètes qui chantent afin de conquérir la gloire, la célébrité ; pour être couronnés de lauriers étincelants ; pour voir les frais sourire des blondes vierges qui sèment des fleurs sous leurs pas ».

« Sache t'exprimer avec plus de clarté, dit le Sage. Et ne déflore pas les mots sacrés entres nous. Car les poètes qui chantent ainsi ne chantent point, et ne sont point poètes. Le poète chante parce qu'il chante. S'il élève la voix dans un but défini, il n'est plus qu'un dilettante ».

« Mais, mon Père, lorsqu'un poète a en vérité chanté aussi purement que l'oiseau, pourquoi ne lui serait-il pas ensuite permis de se réjouir des roses et des lauriers qu'on lui jette ? Pourquoi, jaloux de sa gloire ne haïrait-il pas celui à qui va la couronne dont lui seul s'estimait digne ? Peut-il renier son âme et appeler « beauté » la laideur, parce qu'il hait la beauté qui en est sortie ? Lui est-il permis d'appeler « belle » la laideur, parce que c'est d'elle que viendra le laurier qui le couronne ? À-t-il le droit de se parer d'une terne auréole, et volontairement de se différencier des autres en se revêtant d'ornements étranges ? Le poète a-t-il le droit de s'estimer au-dessus du vulgaire ? Peut-il serrer les mains du vulgaire qui l'honore ? Ou encore, lui est-il permis de haïr ce vulgaire qui, au lieu de l'honorer, le bafoue ? Comment, mon Père, m'éclaircirez-vous ces choses ? Elles n'ont rien de commun avec la simplicité du petit oiseau et du vaste océan ».

« Toutes ces questions, mon fils, sont autant de réponses à ma question, dit le Sage. Car le fait de les poser est bien la meilleure preuve que les poètes n'abondent point dans ton pays. Songe que je prends le terme « poète » dans son acception la plus élevée. — Un poète ne saurait vivre que pour son art qu'il aime en tant qu'art, et non en tant que moyen de se procurer quelques vagues jouissances terrestres. Un poète voit les hommes et les choses dans leur essence la plus simple, à tel point qu'il touche pour ainsi dire à Tao. Le commun des hommes n'a qu'une vision confuse de ce qui l'entoure ; tout lui est caché par d'épais brouillards. Le poète ne s'y trompe pas. Dans ces conditions, comment s'attendrait-il à ce que sa simplicité fût comprise par le peuple des aveugles ? Comment éprouverait-il de la haine ou de la tristesse, si on le bafoue ? Comment se réjouirait-il des couronnes dont on voudrait l'orner ? C'est un autre aspect des quatre saisons de Chouang Tsz', et guère effrayant, puisque c'est la marche ordinaire des choses.

« Il s'ensuit que le mépris de la foule ne plonge pas le poète dans le désespoir, pas plus que les suffrages ne contribuent à son bonheur. Pour lui, ces choses sont le déroulement naturel des effets dont on connaît les causes. On ne saurait même dire que le jugement des masses le laisse indifférent : il n'existe pas pour lui. Aussi ne crée-t-il point ses œuvres afin de les donner au peuple, mais parce qu'elles naissent spontanément en lui. Le bruit, que font les humains autour de ses œuvres, ne pénètre pas jusqu'à son oreille ; il ignore s'il est célèbre, ou plongé dans l'oubli[1]. La célébrité suprême consiste à n'en point avoir.

« Tu le regardes, jeune homme, comme si je te narrais des merveilles auxquelles tu n'aurais osé croire, même en rêve. Mais je ne te dis que la vérité simple et naturelle comme celle qui est au cœur d'un paysage ou de la mer. Tu n'as jamais vu la vraie simplicité, car tu n'as que depuis peu quitté l'affairement des hommes de ton pays. Mérite, gloire, honneur, artistes, immortalité — ces mots ont résonné assez souvent à ton oreille pour te faire croire de bonne foi que ces choses étaient aussi indispensable que l'air que tu respires, aussi réelles que ton âme.

« Tout cela est leurre et illusion. Ceux que tu as vus, peut-être, étaient des poètes de pure origine. Cependant, ils se sont éloignés du rythme qui était leur principe en Tao. Ils n'ont su demeurer tels qu'ils étaient ; leur faiblesse les a fait descendre au niveau des hommes ordinaires. Ils agissent comme ceux-ci et avec plus de passions encore. Pour moi, cela se dégage de tes paroles. Eh bien ! ils ne sont plus poètes, et leurs chants ne seront pas vraiment des poèmes tant qu'ils persisteront dans leurs errements. La moindre déviation du rythme originel suffit à tuer la poésie. Il n'y a qu'un seul sentier, simple et vierge, mais implacable comme la ligne droite. Cette ligne droite, c'est la spontanéité, le Non-Agir. À droite, à gauche, c'est le non-naturel, l'activité trompeuse ; ce sont les voies qui mènent vers la gloire et les honneurs ensanglantés par le meurtre et l'assassinat. Il n'est pas rare de rencontrer tel ambitieux qui, sans remord, boirait le sang de son meilleur ami, si cela pouvait lui assurer le succès. La ligne droite, sans courbes secrètes qui la fassent dévier, trace sa route vers l'Infini.

« Un jour tu comprendras que, naturellement, les contingences cessent de se produire qui jettent le poète en pâture au vulgaire. Dans l'histoire de ton pays, comme dans celle du mien, tu as sans doute appris que certains poètes, méconnus, mouraient de douleur ou refusaient de survivre à une injure imméritée. Ces choses m'ont toujours semblé fort tristes ; pourtant, je savais qu'il ne s'agissait pas de poètes grands en vérité.

« D'ailleurs, je ne parle pas seulement des artistes du verbe, mais de tous ceux qui pratiquent l'art en général. Suis-moi, et je te révélerai un artiste qui, pour moi, représente l'homme essentiellement simple et pur ».

Le Sage me précéda vers sa maison. Nous entrâmes dans une cellule exiguë aux murs blancs, qui ne contenait d'autres meubles qu'un lit, une table encombrée de

[1] L'admirable phrase qui suit est traduite du *Nan Hoa King*, chapitre XVIII.

livres et quelques sièges. Il ouvrit une porte pratiquée dans l'épaisseur d'un mur, et revint chargé d'une cassette de bois qu'il portait avec autant de précaution que s'il se fût agi d'un objet sacré ou d'un enfant débile. L'ayant doucement posé à terre, il en fit glisser le couvercle et prit une grande niche en bois rouge sombre qu'il plaça sur la table[1].

« Pour commencer, dit le Sage, voici une niche qui est bien belle. Un bel objet exige un entourage digne de lui... Les volets sont clos. Que t'en semble-t-il — n'est-il pas bon de pouvoir ainsi dissimuler la beauté aux yeux des profanes ? Mais je consens à la dévoiler aux tiens ».

Se détachant sur un fond de soie bleue pâle, une assez grande statuette m'apparut, brillant d'un éclat tel qu'elle semblait miraculeusement auréolée. C'était la statue bouddhique de Kwan-Yin, assise au cœur d'un lotus chastement épanoui qui, tout droit, s'élevait hors d'une mer houleuse[2].

« Vois-tu combien elle est simple et belle ? dit le Sage. N'est-ce pas l'image parfaite du Repos ? Observe la sérénité de ce visage, combien exquisément délicat à la fois et d'une gravité austère, avec ces yeux baissés dont le regard plonge dans l'Infini. Vois la tendre courbe de la joue, des lèvres et, coupant l'arc majestueux des sourcils, la perle ineffable, sertie dans le front — symbole de l'âme — essence prête à quitter le corps[3].

« Les lignes qui composent cette image sont peu nombreuses. Mais aussi, je vois ce geste de clémence infinie du bras droit qui se baisse, vois la sainteté indicible exprimée dans le geste du bras gauche levé et dans ces deux doigts joints en témoignage. Vois ces jambes croisées, mollement appuyées aux pétales du lotus. Et ceci encore : ce détail si poignant dans son austérité, — vois l'émouvante sensibilité des pieds aux lignes sinueuses ! N'est-ce pas l'essence même du bouddhisme exprimée tout entière dans une seule image ? Point n'est besoin de l'avoir étudié pour en être pénétré dès l'abord. N'est-ce pas là le Repos Suprême, ce visage si idéalement pur, tourné vers l'Éternité ? N'est-ce pas l'expression intégrale de l'amour pour l'univers, ce bras qui descend pour bénir ? Et l'essence de la Doctrine tout entière n'a-t-elle pas été saisie dans ces deux doigts réunis pour le geste momentané du témoignage ?

« Observe maintenant la substance de quoi est faite une image comme celle-ci. Connais-tu les peines de l'artiste qui, pendant de longues années, cherche les moyens d'épurer, d'éthériser la matière ? La pierre est si dure, n'est-il pas vrai ? Et la notion de « matière » alourdit singulièrement l'expression plastique de la notion immatérielle du Repos. L'artiste œuvra avec toutes espèces de choses viles : la glaise, le sable, l'argile — qu'il transforma ensuite en les mélangeant, dans des

[1] C'est bien avec ce soin jaloux que les Chinois conservent les objets précieux. Une statue de Bouddha ancienne est généralement placée dans une niche doublée de soie ; la niche est renfermée dans une caisse, et celle-ci s'enveloppe de quelque étoffe. On ne la déballe qu'à de rares occasions.
[2] La statuette décrite ici n'est pas une œuvre imaginaire ; l'auteur en possède la réplique.
[3] « Derna », la *perle de l'âme*.

proportions harmonieuses, aux pierres fines, aux perles et au jaspe, jusqu'à en faire une substance précieuse. C'est ainsi que cette image finit par devenir une matière qui n'est plus matière, mais bien plutôt l'incarnation d'une idée sublime.

« L'artiste a aussi voulu symboliser l'aube qui se leva sur l'humanité lorsque Bouddha parut. Et, dans la blancheur lustrée, dans la pureté neigeuse de sa porcelaine, il sut faire transparaître le rosissement subtil qui vibre dans les cieux matutinaux avant qu'éclate la gloire solaire. Ce pressentiment de la lumière, n'est-il pas infiniment plus délicat que la lumière elle-même ? Vois-tu bien cette teinte, imperceptible presque, qui perce sous la blancheur ? N'est-elle pas chaste comme la première rougeur montant au front d'une vierge ? En vérité, une image semblable n'est plus une image : elle est dépouillée de toute matérialité. C'est un miracle ».

L'émotion m'avait gagné au point de me rendre muet. Plus encore que la pure sagesse du vieillard, la beauté de cet art clarifiait mon âme.

« Qui donc, murmurai-je enfin, qui donc, mon Père a créé cette merveille ? Je veux connaître son nom, afin de l'honorer à l'égal du vôtre ».

« Cela n'importe guère, mon fils, répondit le Sage. L'âme, enfermée dans le corps de cet artiste, s'est absorbée en Tao qui, un jour, absorbera aussi la tienne. Son enveloppe terrestre s'est dissoute comme se dissolvent les feuilles et les fleurs et la tienne suivra la même destinée. Qu'importe dès lors son nom. Je puis cependant te le dire. Il s'appelait Chen Wei[1], et, suivant la coutume de l'époque, il imprima son nom au dos de la statuette en caractère admirablement stylisés. Que fut-il ? Un artisan bien ordinaire, qui, à coup sûr, ne se savait point artiste, qui ne s'estimait nullement supérieur au premier laboureur venu et n'avait aucune idée de la beauté de son œuvre. Il s'absorbait souvent dans la contemplation des cieux ; il aimait la mer, les paysages, les fleurs. Sinon, sa sensibilité n'eût pas atteint un tel affinement.

« Il ne connut jamais la célébrité, et tu chercherais en vain son nom dans les livres d'histoire. Je ne saurais t'apprendre le lieu de sa naissance, ni son genre de vie, ni le nombre de ses ans. Tout ce que je puis te dire, c'est que de semblables images se fabriquaient il y a environ quatre siècles ; les vieux connaisseurs estiment qu'elles datent de la première moitié de la dynastie des Ming.

« Selon toute probabilité, l'artiste vécut, sans prétention, de la vie commune, travailla avec l'ardeur d'un bon ouvrier et mourut sans s'être jamais douté de sa grandeur. Mais son œuvre est demeurée, et cette image, qu'un heureux hasard amena dans nos contrées auxquelles furent épargnées les horreurs des dernières

[1] L'image en ma possession est de Chen Wei. Un autre grand artiste fut Ho Chao Tsung de qui, au prix de grosses difficultés, j'ai pu me procurer quelques œuvres. Ces noms sont familiers à tous les connaisseurs, mais j'ai vainement cherché à obtenir quelques données biographiques sur ceux qui les portaient. La célébrité leur vint après la mort ; ils vécurent si peu bruyamment que même l'endroit de leur naissance demeure ignoré. Il m'a été impossible de confirmer les rares hypothèses que j'ai pu recueillir.

guerres, est restée telle qu'elle sortit de ses mains. Elle pourra continuer à se dresser ainsi pendant de longs siècles encore dans tout l'éclat de sa virginale majesté.

Ah ! Créer pareille chose, simplement, inconsciemment — c'est bien faire œuvre de poète ! Cela, c'est l'art qui n'est pas pour un temps, mais pour l'éternité.

« Quelle merveille n'est-ce pas ? Cette porcelaine pour ainsi dire impérissable — cet éclat que rien ne saurait ternir. Et cela vit ici sur notre terre, si résistant dans sa finesse, et cela sera encore lorsque nos enfants auront disparu... Et l'âme de l'artiste s'est absorbée en Tao ».

Nous continuâmes longuement notre silencieuse contemplation. Enfin, soulevant prudemment la niche :

« Elle est si fragile, dit le Sage, que j'aurais scrupule à l'exposer au jour. La lumière est trop cruelle à ce qui est éthéré comme une âme. Il me semble qu'elle se briserait, qu'elle s'évaporerait soudain comme un léger nuage. Car elle n'est pas faite de matière, mais d'esprit ».

Doucement, il replaça la niche dans la cassette, et nous retournâmes nous asseoir à l'ombre du rocher en surplomb.

« Comme la vie serait belle, dis-je, si tous les hommes créaient, pour s'en entourer, des choses semblables ! ».

« C'est trop demander, répondit le Sage. Il fut néanmoins un temps où l'empire chinois était un seul grand temple voué à l'art. Tu en retrouveras les traces en maints endroits. Alors, la plupart des hommes étaient de simples artistes. Des plus grands aux plus petits, les objets familiers étaient beaux. Tu peux t'en convaincre en étudiant les tasses de cette époque, les minuscules brûle-parfums.

Les coolies les plus pauvres mangeaient dans des écuelles qui, toute proportion gardée, étaient aussi parfaites que mon image de porcelaine. Tout ce que l'on créait avait sa beauté naturelle.

« Il va de soi que ces artisans ne se croyaient pas de grands artistes, ni ne s'estimaient différents du commun. Aussi, jamais de querelles mesquines entre eux, car c'eût été la fin de l'art. Tout était beau parce que tous les hommes étaient simples et travaillaient de bonne foi. Les choses étaient aussi naturellement belles qu'elles sont naturellement laides aujourd'hui. L'art, en Chine, a rétrogradé à l'extrême, en conséquence directe des misérables conditions sociales.

« Tu n'as pas été sans remarquer la décadence de notre art. Si la majeure partie des objets d'usage journalier sont encore de beaucoup plus esthétiques que les horribles produits de l'industrie occidentale, ils ne cessent de se détériorer. C'est un présage funeste pour notre grand empire, puisque l'art est inséparable d'avec la prospérité d'un pays. Prospérité morale, évidemment, et non politique. Les hommes forts et simples créent spontanément un art robuste et sain.

« Oui, mon fils, tu dis vrai : la vie des hommes serait meilleure s'ils savaient mieux s'entourer. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? De toutes parts, cependant, leur existence baigne dans la nature. Partout ils peuvent voir des arbres, des nuages, la mer ».

Inlassable, la mer continuait son chant, infiniment pur et vrai... Des lointains horizons, les nuages s'avançaient vers la terre, d'une allure lente et majestueuse, comme alourdis de lumière. Des ombres dorées se dessinaient sur les montagnes, puis s'envolaient en suivant le rythme des nuages. Tout était lumière, mouvement, sonorité, nuance.

Le Sage jetait autour de lui des regards confiants qui disaient combien intimement il se sentait apparenté à ce qui l'environnait. Il dut deviner mes pensées, car il reprit aussitôt :

« Notre présence parmi cette beauté est aussi naturelle que celle de l'arbre ou du rocher. Si nous savons nous maintenir dans notre état de simplicité, nous nous sentons définitivement en sécurité dans le vaste rythme du système universel. Tant et tant de paroles ont été dites sur la vie humaine, et les savants se sont égarés dans un labyrinthe inextricable. Pourtant, notre vie est aussi simple en essence que la nature entière. Aucune chose n'est plus compliquée qu'une autre, et l'ordre règne partout. La marche de toute chose est aussi inévitable que le mouvement de la mer ».

La voix du Sage vibrait du profond amour du poète et exprimait la calme certitude du savant qui sait que ses prémisses sont basées sur la vérité inébranlable.

« Es-tu satisfait pour aujourd'hui ? me demanda-t-il d'un ton bienveillant. T'ai-je été de quelque secours ? Commences-tu à avoir une conception plus nette de ce qu'est la Poésie ? ».

« Mon Père, répondis-je, votre sagesse est poésie et votre poésie est sagesse. Pourquoi en est-il ainsi ? ».

« Tu as vu juste, fit le Sage. Et tu finiras par apprendre que les paroles ne sont qu'une apparence. Je ne saurais te dire ce que sont ma sagesse, ma poésie. Tout revient à l'Unique. Et, dès que tu l'auras compris, tu en verras la simplicité. Tout est Tao ».

## Chapitre III — **L’Amour**

Une fois encore, le soir tombait. Nous nous tenions assis sur la montagne, paisible, en pleine confiance avec le grand silence de l’heure solennelle. Autour de nous, les monts semblaient s’être agenouillés, immobiles, sous la lente bénédiction qui descendait de la nuit. Ça et là, au flanc d’un coteau, un arbre solitaire attendait, pieusement attentif. La mer bruissait, rêveuse, comme perdue dans sa propre grandeur. Les airs s’imprégnaient de quiétude et, parfois, quelque vague bruit nocturne montait comme une prière.

En revoyant le Sage, je me dis qu’il avait la majesté d’un de ces beaux arbres, et qu’il était digne de vénération comme l’auguste paix vespérale.

J’étais venu le questionner encore. Loin de lui, mon âme ne connaissait plus de répit, agitée qu’elle était des troubles les plus violents. Mais, dès que je me trouvais en présence du Sage, les mots m’abandonnaient. Quel besoin, d’ailleurs, de parler ? Tout était simple et bon ; c’était ma propre essence que je retrouvais dans la beauté alentour ; tout cela, comme un rêve, allait s’absorber dans l’Infini. — Pourtant, je ne pus m’empêcher de rompre le charme et ma voix fit une brèche au silence.

« Mon Père, dis-je tristement, vos paroles sont entrées en moi, et leur parfum remplit mon âme. Mais elle, je ne la reconnaît plus. Je suis comme quelqu’un que la vie abandonne. Je ne sais ce qui, à toute heure, se passe en moi ; le vide s’y creuse toujours plus profond. Je sais, ô mon Père ! C’est la mort, et après viendra la glorieuse résurrection. Mais ce n’est point l’Amour, et, sans Amour, Tao me fait l’effet d’un sombre mensonge ».

Le vieillard se mit à rire doucement.

« Qu’est-ce donc que l’Amour ? demanda-t-il. Le sais-tu bien ? ».

« Non, répondis-je, je ne le sais pas. Et c’est parce que je l’ignore que cela, à mes yeux, représente une si grande félicité. Bien entendu, il s’agit de l’amour éprouvé pour un être féminin, vierge ou femme. Je ne l’ai pas oublié, mon Père, le jour où, à la vue de la Vierge, mon âme une première fois s’émut. Que vous dire ? Ce fut grand comme la mer, les cieux, la mort. Ce fut la Lumière pour l’aveugle que j’étais. Douleur plutôt que joie, mon Père, car mon cœur battait à rompre, et mes yeux brûlaient. Le monde était tel un brasier ; aussitôt, toutes choses s’animèrent d’une vie étrange. De mon âme monta une flamme jaillissante. Ce fut une angoisse délicieuse qui me dépassait infiniment. Mon Père, je crois que ce fut plus grand que Tao ».

« Je sais, dit le Sage. C’était la Beauté, la forme terrestre de Tao, amorphe, éveillant en toi le rythme qui t’emportera vers Tao. La révélation aurait pu te venir de la vue d’un arbre, d’un nuage, d’une fleur. Mais puisque tu es un homme qui se nourrit de passion, il fallut l’intervention d’un autre être humain, la Femme — forme qui, par sa familiarité, t’es davantage accessible. Etant donné que la passion

domina la pure contemplation, ton rythme s'accéléra jusqu'à devenir houleux comme une mer déchaînée, dont les vagues s'entrechoquent sans savoir où elles vont. Il n'en demeure pas moins que, ce qu'il y avait d'essentiel dans tes émotions fut, non pas l'Amour, mais Tao ».

Le calme imperturbable du vieillard, exacerbant ma fièvre, me poussa à lui dire de dures paroles.

« Vous en discourez à votre aise, m'écriai-je, et vos théories sont admirables ! Mais, n'ayant point éprouvé vous-même, vous ne savez pas au juste de quoi il s'agit ».

Le Sage appuya son regard sur moi et, d'un geste empreint de bonté compatissante, me toucha l'épaule.

« À tout autre que moi, mon fils, tes paroles seraient cruelles. J'ai aimé avant que tes yeux se fussent ouverts à la lumière du monde. C'était une vierge, si merveilleuse à voir, que l'on eût dit d'une Forme sortie du Tao. Je crus que l'Univers, c'était Elle ; hormis elle, plus rien ne vivait. Je ne voyais qu'elle. Sa beauté dépassait celle de cette soirée ; sa douceur était plus douce que l'écharpe brumeuse qui s'enroule au chef de ces montagnes, plus tendre que la pieuse prière qu'exhalent ces arbres. Elle brillait d'un éclat plus pur que cette étoile. Je ne te dirai point ce qu'il advint. J'ai brûlé de toutes les ardeurs de l'enfer. Mais, du fait d'être irréel, tout cela s'est dissipé comme un orage. Parvenu à ce point, je me suis senti mourir. J'ai voulu me réfugier dans le néant pour échapper à ma douleur. Enfin, l'aube s'est levée en mon âme ; avec la lumière, la confiance est revenue. Tout était comme avant ; rien n'était perdu. La beauté, que je croyais ne pas devoir être mon partage, continuait à vivre en moi, aussi immaculée. Car elle ne me venait point de cette femme, mais de mon propre cœur. Ce que j'avais cru voir en cette vague apparition féminine, je le retrouvais dans la nature. Mon âme, vibrant à l'unisson avec elle, sur un rythme identique s'acheminait vers Tao ».

Le calme du vieillard s'étant étendu à moi, je dis :

« Elle n'est plus, mon Père, celle que j'ai aimée, celle qui a brisé mon âme comme un enfant brise la tige d'une fleur : elle n'a jamais été mon épouse. Aujourd'hui j'ai une compagne admirable dans sa ferme bonté ; elle m'est proche comme l'air et la lumière. Je ne l'aime pas de l'amour que j'ai éprouvé pour ma pauvre morte et, cependant, je n'ignore point que mon épouse est d'une essence plus pure que l'autre. Comment dès lors se fait-il que je ne l'aime point ? Ma vie triste et désordonnée, elle l'a transformée en une route claire où, paisible, je marche vers la mort. Elle est simple et vraie comme la nature, et son visage m'est cher à l'égal du rayon de soleil ».

« Et pourtant, dit le Sage, pourtant tu l'aimes, mais tu n'as jamais su ce qu'est l'amour. Écoute. L'amour n'est rien autre que le Rythme de Tao. Souviens-toi de mes paroles : tu procèdes de Tao et tu y retourneras. Adolescent, ton âme n'étant

pas encore sortie des ténèbres, tu as ressenti le choc de la première impulsion et tu ignores où elle te mènera. Tu t'imagines que le Rythme te pousse vers la Femme. Mais lorsque tu l'as prise et que vos deux corps se sont confondus, tu as continué à sentir, inexorable, le Rythme au dedans de toi — le Rythme qui t'ordonne d'aller plus avant, plus avant encore, à la conquête de la paix. C'est à ce moment qu'une grande tristesse s'abat sur les amants ; ils se regardent et se demandent où porter leurs pas. La main dans la main, bercés par le rythme même, ils traverseront la vie et s'avanceront vers un même but. Libre à toi d'appeler cela « Amour ». Qu'importe le mot. Je le nomme Tao. Les âmes des amants sont comme deux petits nuages blancs, emportés côte à côte sur le même souffle, pour s'évaporer enfin dans le bleu du ciel insondable ».

« Mais ce n'est pas ainsi que je l'entend, m'écriai-je. L'Amour, ce n'est point de voir l'aimée se dissoudre en Tao ! C'est ne vouloir se quitter à jamais ; c'est le désir des âmes qui veulent la fusion complète ; c'est le désir des corps qui cherchent à se confondre dans une même extase. Et cela exclut toute idée de partage, soit avec les autres, soit avec la nature. Si je devais me résorber en Tao, cet immense Bonheur serait irrémissiblement perdu. Ah ! laissez-moi demeurer sur le doux sein de la terre, blotti contre la Bien-Aimée ! Ici règne la lumière, ici je me reconnais, et Tao, pour moi, n'est encore qu'un gouffre d'obscurité mystique ».

« Le désir de la chair n'a qu'un temps, répondit le Sage, impassible.

« L'enveloppe de ta bien-aimée se flétrira et, dissoute, se mêlera au limon glacé. La feuillée automnale pâlit et la fleur languissante penche sa corolle vers la terre. Comment peux-tu prodiguer semblable tendresse à ce qui ne vit pas éternellement ?

« Je te le dis en vérité : tu ne sais de quelle façon tu aimes, ni quel est l'objet de ton amour. La beauté de la femme n'est qu'un vague reflet de la beauté sans forme de Tao. L'émotion qu'elle éveille en toi, ce désir qu'elle t'inspire de te perdre en elle — cette expansion qui t'élargit l'âme au point de vouloir, avec la Bien-Aimée, t'envoler vers les horizons de bonheur ineffable — crois-moi, mon fils, c'est le Rythme du Tao, que tu continues à ignorer. Tu es semblable à la rivière qui, ne connaissant que ses bords fleuris, à son insu obéit à la force irrésistible qui la pousse à l'océan.

« À quoi bon, cette ruée vers le bonheur humain, bref à l'égal de l'éclair ? Chouang Tsz' l'a dit : « Le Bonheur Suprême est Non-Bonheur ». Combien infime et méprisable cette courte montée heureuse, suivie de l'inévitable chute, pour recommencer, et retomber encore ! Quelle pitié, ce vouloir hésitant des hommes et leur éternel vacillement ! N'exige pas de la femme qu'elle te donne le bonheur. Elle est la messagère qui t'apporte l'annonciation de Tao. Elle est, dans la nature, la Forme la plus parfaite du Tao manifesté. C'est elle, la douce puissance qui anime le Rythme en toi. Mais, comme toi, elle n'est qu'une pauvre chose humaine et, réciproquement, tu es son impulsion annonciatrice.

« Cesse de la considérer comme Tao, le sacro-saint, où tu voudrais t'absorber. Si tu pouvais enfin la voir telle qu'elle est, tu la rejetterais loin de toi. Et si tu veux vraiment aimer une femme, aime-la parce que vous vous valez en pitoyable faiblesse. Ne l'emporte pas avec toi dans la recherche du bonheur. Que tu saches ou non le voir sous les espèces de l'Amour : l'essence de la femme est Tao.

« Le poète rencontre une femme et, mû par le Rythme, il retrouve la beauté de l'Aimée dans toute la nature, car ces deux beautés sont identiques. C'est la forme du Tao, le grand Amorphe. Lorsque la contemplation éveille en ton âme une aspiration que tu ne saurais définir, sache que c'est le désir d'être un avec cette beauté, avec son essence. Et cela, c'est Tao. Il n'en est point autrement pour ta compagne. Vous êtes les guides spirituels qui, à votre insu, vous conduisez mutuellement vers Tao ».

Nous demeurâmes pensifs pendant un temps assez long. Je me sentais gagné par l'immense tristesse que dégageaient, dans le silence vespéral, les teintes mourantes du paysage. À l'horizon, une strie rouge marquait l'endroit où, tantôt, le soleil avait disparu. L'on eût dit une blessure.

« Qu'est-ce donc dis-je enfin, qu'est-ce donc que cette tristesse que, partout, exhale la nature ? Au crépuscule, ne semble-t-il point que la terre entière pleure de douloureuse aspiration ? Elle pleure dans ses couleurs éteintes, dans ses arbres penchés, dans ses montagnes endeuillées de crêpes brumeux. L'œil des humains se mouille de larmes étranges lorsqu'il aperçoit la grande peine de la nature. Elle est comme l'Amante qui, éperdue, cherche son Amant. Tout est tristesse, la mer, les monts, les nues ».

Et le Sage parla encore : « C'est la même tristesse qui pleure dans le cœur des hommes. Tes aspirations douloureuses sont celles de la nature. La nostalgie du soir est celle qui amollit ton cœur. Ton âme a perdu Tao, son Amant, à qui, naguère, elle était unie ; elle n'a qu'un désir : s'absorber de nouveau en lui.

« N'est-ce pas là l'expression la plus parfaite, la plus absolue de l'Amour — être à tel point un avec l'Aimée, que l'on est son essence comme elle est la vôtre ? Amour infini, car ni la mort ni la vie ne sauraient le détruire ; amour assez pur et sans trouble pour qu'aucun désir ne l'agite plus, l'absolue félicité étant atteinte et tout, désormais, n'étant plus que paix et quiétude. Car Tao est l'esprit éternel d'essence immaculée.

« Cela n'est-il pas bien supérieur à l'amour pour la femme — ce sentiment si faible, si triste qui, journellement, ternit la vie de l'âme par ses soubresauts de sombre passion ? Lorsque tu te seras absorbé en Tao, et alors seulement, tu seras à jamais uni à l'âme de ta Bien-Aimée, aux âmes fraternelles de tes semblables, à celle de la nature. Les rares moments de bonheur que goûtent, l'espace d'un éclair, les amants terrestres, s'évanouissent devant la félicité infinie, au sein de laquelle les âmes de tous les amants se confondent pour ne plus former qu'une éternité de pureté immarcescible ».

Peu à peu, mon âme avait conçu des horizons de bonheur qui s'élargissaient toujours et devenaient plus vastes que les rivages mouvants de la mer, que les cieux les plus lointains.

« Mon Père, m'écriai-je, tremblant d'émotion, se pourrait-il que l'univers ait un caractère aussi sacré et que je ne l'aie point su ? Le désir m'a dévoré ; j'ai connu la mortelle lassitude que laissent après elles les larmes ; les sanglots éperdus ont déchiré ma poitrine. J'ai été harcelé par l'angoisse ; j'ai frissonné devant la mort. J'ai douté de la bonté des choses, entouré que j'étais de souffrances et de douleurs. J'ai cru être damné parce que j'étais rempli de farouches passions, de désirs charnels qui montaient en moi comme des flammes dévastatrices. Je les haïssais mais, lâche, je les servais. Haletant de terreur, j'ai songé à la chair en fleur de mon épouse qui, fatalement, se flétrirait, condamnée qu'elle était d'avance à se dissoudre en froide poussière. J'ai pensé ne jamais plus pouvoir goûter la paix de plonger mon regard dans le sien, où je découvrais l'éclat de son âme...

« Vous dites que, malgré tout, Tao ne cessait d'être en moi, fidèle gardien — que c'était Tao que je voyais briller au fond des yeux de l'Aimée. Il en est bien ainsi, mon Maître ? Tao était dans tout ce qui m'entoure ? L'essence de la terre et des cieux, celle de l'Aimée, la mienne, sont une seule et même chose ? Et c'est bien là l'origine de ces aspirations dont l'objet m'était inconnu, mais qui me poussaient toujours plus avant ? Il m'a semblé qu'elles m'enlevaient à l'Aimée — que mon amour pour elle n'était plus...

« Mais, dites-vous, c'était le Rythme... le Rythme qui nous porte, elle et moi, qui est le souffle même de la Nature, qui trace aux astres leur route lumineuse à travers l'espace. S'il en est ainsi, tout est consacré, et tout, en Tao, est ce qu'est mon âme. Ô mon Père, mon Père, le jour se lève en moi ! Il me semble que, déjà, mon âme pressent la future révélation ; déjà les cieux au-dessus de nous et la mer à nos pieds l'ont pressentie. La nature tremble d'un émoi sacré et mon âme le partage, car elle a vu Celui qu'elle aime ».

Perdu dans une muette introspection, je demeurai longtemps immobile. J'avais la certitude d'être un avec l'âme de mon Maître, un avec l'âme universelle. Mes yeux ne voyaient, ni mes oreilles n'entendaient plus ; le désir, le vouloir m'avaient quitté ; c'était le Repos infini. Un léger bruit enfin me rappela à moi-même : trop mûr, un fruit s'était détaché de sa tige. Lorsque je levai les yeux, je vis à côté de moi, baigné d'un éblouissant rayon de lune, le Sage qui, soucieux, se penchait sur moi.

« Mon enfant, dit-il, tu as trop présumé de tes forces. Ce fut trop en un temps trop bref. L'épuisement t'a mené au sommeil. Vois, la mer aussi s'est endormie ; pas une ride ne vient troubler son repos et, rêveuse, elle reçoit la consécration de la lumière. Réveille-toi ; ta barque t'attend, et ton épouse, là-bas, dans la cité des hommes ».

L'esprit tout enveloppé encore des brumes du sommeil, je répondis :

« Laissez, laissez que je demeure ici, ou que j'y revienne avec elle ! Je ne veux plus quitter ces lieux. Je ne puis plus retourner auprès des hommes. Ô mon Père, je tremble à l'idée de leur visage moqueur, de leurs yeux sacrilèges, de leur incrédulité. Comment porterai-je le précieux fardeau de mon âme à travers des hordes sombres ?

« Comment, d'un rire ou d'une parole légère, la cèlerai-je afin qu'ils ne puissent la souiller de leur raillerie ? ».

Gravement, le Sage mit sa main sur mon épaule : « Écoute-moi bien, mon fils, dit-il. Avant tout, aie foi en moi. Ce que je vais te dire te sera douloureux, mais c'est une peine que je ne dois pas t'épargner. Oui, il faut t'en retourner parmi les hommes. Déjà nos entretiens se sont indûment prolongés : je t'ai révélé trop de choses, peut-être.

« Maintenant, c'est toi-même qui va devoir grandir, accroître ta sagesse, et ne plus te contenter de ce que d'autres ont découvert pour toi. Si tu sais chercher en toute simplicité, tu trouveras la vérité s'offrant à toi, comme une fleur s'offre à la main d'un enfant.

« En cette minute, tu as gardé une notion pure de ce que je t'ai dit : tu as touché des sommets de ton existence. Mais tes forces ne suffisent pas encore à porter le faix de ta connaissance. Tu retomberas, et l'immatériel savoir de ton âme redeviendra « idées » et « théories ». Peu à peu, avec une extrême lenteur, tu reviendras au point où, purifiée à nouveau, la conscience te restera à jamais. Quand tu auras atteint ce point, rien ne s'oppose à ce que tu reviennes ici ; il vaudra même mieux pour toi n'en plus partir. Mais, ce jour là, j'aurais depuis longtemps cessé de respirer.

« C'est dans la vie qu'il faut croître, et non en marge d'elle. Tu n'es pas encore assez pur pour t'élever au-dessus de la vie. Oui, je sais : tantôt, tu étais monté. Mais, prends-y garde : la réaction te guette. Tu n'as pas le droit d'éviter les hommes : ils sont tes égaux, dusses-tu par moment avoir des perceptions plus claires qu'eux. Va parmi eux, et prends leur main comme on serre la main d'un compagnon. Toutefois, à ceux qui ne sont pas sortis encore des ténèbres, ne dévoile point ton âme. Ils te railleraient, non pas par méchanceté, mais par profonde conviction — inconscients qu'ils sont de leur effroyable misère, de leur abjection, et des choses sacrées dont tu te nourris. Ta certitude doit être forte au point de résister à tout, de n'être ébranlé par rien. Tu n'obtiendras ta force qu'au prix de luttes héroïques. Mais c'est dans les larmes que tu la puiseras, et la douleur est la voie qui mène au repos. Avant tout, souviens-toi que Tao, Poésie, Amour, sont inséparables, même si tu t'obstines à vouloir les distinguer au moyen de quelque vague appellation. Tu en es entouré, partout, toujours ; tu es en pleine sécurité dans cette enceinte sacrée. Les Bienfaits descendent sur toi, innombrables, prodigués par un amour sans limites. Toute chose est sanctifiée par le Tao qui en est l'essence ».

Les paroles du Maître avaient une douceur persuasive qui désarmait la contradiction. Docile, je me laissai mener par lui jusqu'à la grève où ma barque m'attendait.

« Adieu, mon fils, dit le Sage d'une voix affectueuse autant que ferme. « Souviens-toi de mes paroles ».

Il me sembla soudain impossible de le quitter ainsi ; en me représentant son extrême solitude, la pitié mouilla mes yeux. Saisissant sa main :

« Mon Père, dis-je, venez avec moi ! Ma compagne et moi, nous vous prodiguerons tous nos soins ; nous entourerons votre vieillesse de tendre sollicitude. Ne demeurez pas ici, sans affection qui vous soutienne ».

Le Sage rit doucement, comme un père rit de l'irraison de son enfant. Avec la même ferme douceur, il reprit :

« Déjà tu es retombé. Vois-tu combien il t'est nécessaire de retourner à la vie des hommes ? Je viens de te dépeindre l'incommensurable Amour qui m'enveloppe, et tu me juge seul et abandonné. Je suis en sûreté dans Tao comme l'enfant dans les bras de sa mère. Ton cœur est bon, mais la sagesse te fait défaut. Ta sollicitude, pourtant, me touche, et je t'en sais gré. Mais que le premier objet de tes soucis soit *toi-même*. Agis selon mes préceptes, qui n'envisagent que ton bien. Adieu. Tu emportes dans ta barque un souvenir des jours passés ici ».

Incapable de parler, je m'inclinai sur sa main, que je baisai respectueusement. Peut-être trembla-t-elle un moment sous mes lèvres !...

Lorsque je levai mes yeux jusqu'à son visage, j'y découvris l'empreinte d'une sérénité aussi profonde que celle des rayons de la lune.

Je partis, emporté par les coups d'avirons rapides dont mon rameur enlevait la barque. Nous étions assez loin déjà, quand je heurtai du pied un objet lourd. Je me rappelais les derniers mots du Sage et, d'une main pressée, ayant ouvert la cassette que je venais de ramasser, je demeurai stupéfait un moment. Baignée d'une auréole mystique, je découvris l'image de Kwan Yin, la statuette de porcelaine irréelle, tant elle était fine — le trésor que le vieillard aimait et conservait si jalousement.

Dans son calme plein de majesté, avec ses lignes austères et si tendres à la fois, Kwan Yin, transparente, éthérisée, reposait parmi les feuilles luisantes du clair lotus. Elle brillait aux purs rayons de lune comme pétrie de la substance d'une âme.

Interdit à la pensée que ce saint objet m'eût été donné, j'agitai la main pour dire ma gratitude au Sage. Immobile sur la grève, ses yeux fixaient l'espace. J'espérais un geste, un seul, qui m'assurât encore une fois de son affection. Mais il ne bougea point.

Que regardait-il ainsi — moi ? la mer ?... Je refermai la cassette et la serrai contre moi, comme si c'était la tendresse du vieillard que j'emportais. J'avais bien

la preuve que j'étais entré dans son cœur ; néanmoins, ce calme imperturbable m'accablait, et une grande tristesse m'envahit de ce qu'il n'eût point voulu m'accorder un dernier geste.

La barque m'emportant toujours plus loin, la haute silhouette du Sage finit par s'estomper et disparaître.

Il allait demeurer là, seul avec la nature, avec ses méditations — seul au milieu de l'infini, mais reposant sur le sein du Tao...

Et moi, je retournais vers la Vie, vers les hommes, mes frères et mes égaux, de qui l'âme contient le Tao, immortelle essence. Déjà les lumières du port brillaient, lointaines, et la rumeur de la ville arrivait jusqu'à moi.

Alors je sentis une grande force entrer en moi et j'ordonnai à mon rameur d'aller plus vite. J'étais prêt. Dans cette cité grouillante, ne serais-je pas en sécurité comme partout ailleurs ? Au cœur de toutes choses se trouve l'Amour, la Poésie, le Tao.

L'univers entier est un vaste sanctuaire, abri aussi sûr qu'une bonne et forte Maison.